CORRESPONDANCE

INTERCEPTÉE.



A LONDRES,

M. DCC. LXXXIX.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES:

Correspondance de Voltaire ou recueil de toutes les Lettres intéressantes que ce grand homme a écrites depuis 1715 jusqu'en 1778; 18 Volumes 8°. de plus de 550 pages chacun; caractères de BASKERVILLE; prix 54 liv. brochés.

Cet ouvrage, qui paroît pour la première fois, complète les Éditions de Voltaire encadrées, et celle de M. Cramer en 59 Volumes.

OEuvres complètes de Rousseau; 12 Volumes *in*-4°, ornés de 38 figures, d'après les dessins de M. MOREAU; prix, en feuilles 72 liv., au lieu de 144 liv.



PRÉFACE

DU LIBRAIRE.

Un de mes amis, qui, sans être Secrétaire du Marquis de L***, plioit ses lettres et en prenoit copie, a trouvé le moyen, après sa mort, d'avoir aussi celles du Chevalier de B**.

Je ne crois pas qu'il y ait un libraire qui pût résister à la tentation de mettre au jour une correspondance qui renferme autant de faits curieux et d'anecdotes piquantes que celles-ci; sur-tout

quand l'Editeur (c'est moi) use de la précaution de ne donner que les initiales du nom des auteurs, et de supprimer même des lettres qui auroient pu déplaire à quelques personnes qui en étoient le sujet.

On trouvera, par cette raison, des vides considérables dans la correspondance du Chevalier. La prudence ne me permettoit pas encore de publier tout ce qu'il lui etoit permis d'écrire avec confiance à son ami sur les différentes Cours qu'il visitoit. Je me réserve, au reste, d'en faire usage en tems et lieu; en attendant, voici tout ce que je puis présenter au Public pour son amusement et mon profit.

LETTRE I.

LETTRE I.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Nîmes, 3 Septembre 1782.

Me voici arrivé à Nîmes, mon respectable Ami, bien résolu de profiter des sages conseils que vous m'avez donnés, de laisser à Paris le préjugé ridicule qu'il n'existe rien, hors de cette grande ville, qui soit digne de la curiosité d'un François.

Le *Pont du Gard*, que j'ai vu à quatre lieues d'ici, et *la Maison quarrée*, qui est au milieu de cette ville, viendroient à l'appui de vos avis, si je n'étois naturellement porté à les suivre avec une foi implicite, en ayant si souvent éprouvé l'utilité. Le premier monument est attribué à *Agrippa*, et sup-

posé avoir fait partie d'un aqueduc qui conduisoit à Nîmes les eaux des fontaines d'Eure et d'Airain : l'autre étoit un Temple élevé à l'honneur des Césars *Caius* et *Lucius*, fils d'Agrippa. Quelle grandeur ? quelle magnificence, on apperçoit encore dans les ruines de cet Aqueduc ! Quel goût, quelle beauté, dans ce charmant Temple ! Mais à qui m'adressai-je pour épancher mon admiration ? A vous, dont les voyages, les lumières, et le goût, rendent toutes les observations des voyageurs inutiles. Excusez mon inadvertence ; je n'y retomberai plus. Je vous écrirai, puisque vous le voulez, mais seulement pour répondre à votre empressement obligeant de savoir de mes nouvelles : quand je ne parlerai point de ma santé, ce sera un signe qu'elle sera aussi bonne que vous le désirez ; plût au ciel qu'elle fût aussi inaltérable que l'amitié que je sens pour vous ! Au lieu de vous entretenir de moi, je ferai mention de ce que j'aurai vu et entendu, qui me paroî-

tra pouvoir vous être nouveau. Vous aimez les traits d'esprit, les anecdotes, les caractères remarquables ; je ferai attention à tout, pour vous en faire part : et, à-propos d'anecdote, en voici une que me fournit la *Maison quarrée*, qui n'est pas parvenue à votre connoissance ; au moins j'en juge ainsi, parce que nous n'en avons jamais parlé ensemble. Le Duc de Choiseul, qui a toujours eu de grandes idées, avoit formé le projet de transporter ce bel édifice dans le Parc de Versailles. Les mesures étoient prises ; on avoit déjà trouvé un architecte, qui avoit fait son plan de numéroter toutes les pierres du bâtiment, et de les replacer si bien ensemble, que l'on ne se fût point apperçu du dérangement. Que pensez-vous de ce dessein ? Ne réconnoissez-vous pas là le génie de notre grand Ministre ? La chose ne fut cependant pas mise en exécution : la ville de Nîmes étoit au désespoir de se voir enlever sa belle église ; on ne voulut pas lui donner ce

chagrin. Je suis presque fâché que le projet n'ait pas eu lieu, pour la rareté du fait. C'eût été bien autre chose que le transport des obélisques parmi les anciens : et la question de celui qui, admirant une belle église de campagne, demandoit si elle avoit été faite sur les lieux, seroit devenue moins absurde. J'ai acquis cette anecdote autrefois à Chanteloup même ; elle ne m'avoit jamais fait grande impression jusqu'à ce que la vue de la maison quarrée me l'a rappellée à l'esprit.



LETTRE II.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Turin, 4 Novembre, 1782.

JE suis venu ici par Grenoble, la grande Chartreuse, Chamberry; et j'ai été six jours à traverser les Alpes. Au lieu de ces Bergères des Alpes dont nos romanciers de Paris nous vantent l'ingénuité et les charmes, je n'ai vu que des figures hideuses, des paysannes mal-propres et dégoûtantes, avec de vilains goîtres, dont l'aspect, loin d'intéresser, fait mal au cœur. Je m'en suis consolè en étudiant, Polybe à la main, la route que fit Annibal pour entrer en Italie. Je ne sais comment il peut y avoir deux opinions sur ce sujet. Polybe étoit homme de guerre; il avoit beaucoup de capacité : il dit qu'il a fait le voyage des Alpes exprès pour

vérifier la marche du Général Carthaginois ; il avoit conversé avec les généraux Romains qui avoient fait la guerre contre ce grand homme ; il doit avoir causé avec plusieurs des habitans des Alpes qui avoient vu passer cette armée : son témoignage est donc irrécusable. Il dit qu'Annibal passa par le pays qui est au confluent de l'*Isère* et du *Rhône*, ou le Viennois ; que de-là il traversa le pays des Allobroges, qui est le *Dauphiné*, et partie de la Savoie ; qu'il descendit des Alpes dans les plaines arrosées par le Pô, et que la première ville qu'il prit fut Turin : ainsi, selon Polybe, Annibal tint la même route que l'on tient encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu d'avoir pris par le mont Cénis, il aura passé par la montagne d'Exiles. Ce qui me porte à le croire est, que tous les auteurs s'accordent à dire que le Général, pour encourager son armée, lui fit voir les belles plaines du pays qu'il alloient conquérir : or, d'après les conversations que

j'ai déjà eues avec plusieurs officiers Piémontois, qui connoissent bien les Alpes, il n'y a que la montagne d'Exiles, dont le sommet puisse offrir ce point de vue à une armée. Tite-Live s'accorde à faire descendre Annibal par Exiles ; mais il se trompe quand il le fait aller par la vallée de Briançon. Tite-Live se sert de l'expression *mediterranea Galliæ*, par le milieu des Gaules ; et Voltaire, qui ne l'a pas entendu, s'est imaginé qu'Annibal avoit fait marcher son armée le long de la Méditerranée, et conclut que M. le Prince de Conti, en 1744, entra en Italie par le même chemin qu'Annibal : et voilà comme on écrit l'histoire !

J'ai eu l'honneur de faire ma cour au Roi et à toute la Famille Royale. Je ne vous dis rien du Roi ; vous avez eu occasion de l'approcher, et vous savez, mieux que moi, apprécier ses vertus, ses talens, et toutes les qualités aimables de son cœur et de son esprit :

mais vous ne connoissez pas le Prince de Piémont, et je vous parlerai de lui. Il a beaucoup d'esprit naturel, et il a reçu une excellente éducation. Il est bon, affable, fort attaché à la Princesse son épouse, et ne témoigne aucune impatience de la vie uniforme et génée que font les Princes de la maison de Savoie. On m'a raconté un trait de lui qui fait voir la vivacité de son esprit. Son père avoit desiré qu'il s'instruisît des affaires, et dans ce dessein le faisoit quelquefois appeler au Conseil. Le Prince crut qu'il pouvoit aussi y dire son avis, et peu à peu le donnoit assez librement; mais quand il s'apperçut que l'on n'en faisoit aucun cas, il jugea qu'il étoit inutile pour lui de se trouver au Conseil, et il ne manqua pas de prétextes pour s'en absenter. Le Roi n'insista pas sur sa présence, et ne lui parloit plus d'affaires. Un jour cependant qu'il étoit avec le Roi et la Reine, qui agitoient ensemble une question d'état, le Prince, sans en être prié, déclara ce

qu'il en pensoit : le Roi l'interrompit, en lui disant, Ah! ah! je crois que vous voulez vous mêler de régler mes affaires. Pardonnez-moi, dit le Prince, je ne me mêle que de régler ma montre, et je vous assure qu'elle va bien.

Un des Seigneurs qui étoit auprès du Prince de Piémont dès son enfance, m'a cité un autre trait de lui, qui annonçoit alors une sagacité singulière; il n'avoit pas sept ans lorsque son précepteur, le Cardinal (alors le Père Gerdil), lui expliquoit la fable de la boëte de Pandore. Il lui disoit que tous les maux qui affligent le genre humain étoient renfermés dans cette boëte fatale; que Pandore, excitée par la curiosité, l'ouvrit, et qu'aussitôt ils en sortirent pour se répandre sur toute la terre. Comment, Monsieur, dit le jeune Prince, tous les maux étoient renfermés dans cette boëte? Oui, Monseigneur, répondit le Précepteur, ils y étoient tous. Cela ne se peut pas, ajouta le Prince,

puisque la *curiosité* tenta Pandore ; et ce mal, qui étoit déjà dehors, n'étoit surement pas le moins grand, étant l'origine de tous. Que pensez-vous de cette observation d'un enfant de sept ans, qui avoit échappé à tous les mythologistes ? Cela vaut bien le trait de M. de Châteauneuf, quand il n'avoit que neuf ans. Un Evêque lui disoit : Mon enfant, dites-moi où est Dieu, et je vous donnerai une orange. Monseigneur, reprit l'enfant, dites-moi où il n'est pas, et je vous en donnerai deux.



LETTRE III.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Turin, 15 Janvier, 1783.

On ne peut assez louer la politique et le gouvernement des Princes de la maison de Savoie. Depuis sept cens ans qu'ils ont mis le pied en Italie, ils se sont conduits si habilement dans leurs alliances, ils ont entrepris des guerres tellement à propos, les ont faites avec tant de valeur, et terminées avec tant de sagesse, qu'ils ont enfin établi une puissance dont l'amitié est recherchée par les plus grands Princes de l'Europe.

La Maison d'Autriche, par le Milanois, semble opposer une barrière à l'aggrandissement du Roi de Sardaigne du

côté de l'Orient ; et au midi il est confiné par les États de Parme et de Plaisance, et la République de Gênes, protégés par la Maison de Bourbon : mais il ne faut qu'une cisconstance heureuse, où l'une de ces deux puissances, agissant l'une contre l'autre, soit obligée d'avoir recours à ce Prince, pour le rendre maître de quelqu'une de ces belles provinces. Si cette occasion se présente jamais, soyez sûr que la Cour de Turin ne la laissera pas échapper.

En attendant, il n'y a rien de négligé. Depuis quarante ans que ce pays jouit d'une paix profonde, le feu Roi et son fils n'ont pas perdu de vue l'établissement de l'armée, et la discipline militaire ; les places fortes sont entretenues comme si elles étoient à la veille d'être attaquées ; et ils ont profité d'une longue tranquillité pour faire fleurir les arts, le commerce, et l'agriculture. Le peuple n'est point vexé par les impôts ; le paysan est dans l'aisance ; la

noblesse est riche ; l'Etat n'est point endetté, et a de grandes ressources, y ayant à peine eu de nouvelles taxes depuis cinquante ans. Aussi chacun ici paroît content du Gouvernement ; et ils ont raison.

Je vous ai entendu dire, que dans toutes les Cours où vous aviez trouvé des Ministres du Roi de Sardaigne, vous aviez remarqué qu'ils avoient, en général, plus que les autres, la prudence et la sagacité de leur état. Vous imaginez bien que parmi les sujets propres aux affaires, on garde les plus habiles pour gouverner ici. On m'a beaucoup parlé des talens supérieurs du Marquis d'Ornéa, du Chevalier Osorio, du Comte de Bogin, et de plusieurs autres ; mais je doute fort qu'aucun ait jamais mieux conduit les affaires de ce royaume que le fait à présent le Comte de Perron : il n'a que le département des affaires étrangères ; mais depuis qu'il est en place, on peut dire qu'il a été le premier

Ministre. Il a mis un nouvel ordre dans les différens bureaux ; il a indiqué les hommes les plus propres à seconder les vues du Roi pour les placer à la tête de ces bureaux. Il a une justesse d'esprit peu commune, jointe à une pénétration singulière ; il a beaucoup d'ordre, de méthode, et de facilité dans les affaires ; un grand empire sur lui-même ; beaucoup de fermeté, de jugement, et d'expérience : enfin, c'est un vrai sage. Ayant voyagé, beaucoup vu et beaucoup lu, il a la tête bien meublée, et sa conversation est très-intéressante ; aussi l'ai-je recherchée avec empressement, et l'affabilité avec laquelle il m'a toujours reçu m'a porté à vous parler de lui, comme je viens de le faire, autant pour vous donner une idée de cet homme respectable, que pour me laisser aller au penchant qui m'entraîne vers lui.

J'aime cette ville-ci à la folie : le local en est charmant. Je n'ai encore

rien vu de si propre et de si régulier que Turin ; les promenades et les environs sont très-agréables. L'accès de la société est facile aux étrangers. Les hommes ont beaucoup d'esprit et de finesse ; presque toutes les femmes sont ou belles ou jolies, et ont un agrément enchanteur dans leurs manières. Le Corps Diplomatique est nombreux, et bien composé. Le Baron de Choiseul, notre Ambassadeur, fait à merveille les honneurs de cette Cour aux voyageurs, et sur-tout à ses compatriotes : il est fort aimé et considéré ; et l'on m'assure que jamais Ambassadeur de France ne s'est aussi bien conformé que lui aux mœurs et aux usages de la nation ; c'est le sûr moyen de plaire aux gens avec qui l'on doit vivre, et il est si aisé, que je ne comprends pas comment on ne l'emploie pas plus souvent.

Je suis fort occupé de l'anecdote du *Masque de Fer*. C'est ici qu'elle a pris son origine, et c'est ici qu'il faut

l'approfondir. D'après ce que j'en ai entendu dire au Duc de Choiseul, et au Marquis de Castellane, je crois pouvoir enfin développer ce mystère. J'ai déjà écrit à Mantoue pour éclaircir quelques doutes. Aussi-tôt que j'aurai la réponse, je vous exposerai avec ordre tout ce que j'aurai pu apprendre sur un sujet qui excite tellement votre curiosité.

LETTRE IV.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Pise, 25 *Janvier*, 1783.

Je ne me suis arrêté à Gênes que quelques jours, pour y voir le local. J'y ait pris une félouque pour Livourne; et de-là je suis venu à Pise, où j'ai résolu de passer quelques semaines. Il y a déjà huit jours que j'y suis; j'ai eu l'honneur de faire ma cour au Grand

Duc

Duc et à la Grande Duchesse de Toscane, qui doivent y passer l'hiver. Madame la Grande Duchesse reçoit le soir un petit nombre de personnes qui sont admises à lui faire leur cour trois ou quatre fois la semaine. J'ai eu le bonheur d'être de ce nombre ; et je suis enchanté de la manière affable, douce, et polie, avec laquelle cette Princesse accueille les étrangers. Elle joue régulièrement tous les soirs à l'Ombre avec Madame de Colloredo et l'Abbé Fabroni ; ausssi-tôt que Son Altesse Royale a commencé à jouer, chacun fait sa partie comme il lui plaît dans la même chambre, ou dans la pièce voisine. Le Grand Duc n'y vient jamais ; c'est le tems où il donne audience à tous ceux qui se présentent : l'Archiduc François et ses frères y paroissent, avec leur gouverneur.

Il y a fort peu de société ici pour les étrangers ; j'ai cependant été introduit dans quelques maisons, où j'ai

été reçu avec cette cordialité affectueuse qui me paroît annoncer l'heureux naturel des habitans de ce beau climat. On est encore occupé des circonstances d'une aventure bien extraordinaire, arrivée ici il y a peu de mois ; elle est telle qu'en la lisant vous vous croirez transporté aux tems malheureux de l'ignorance et de la superstition. Il n'y a cependant rien de mieux constaté ; toute la ville dépose en faveur de la vérité du fait.

Le Chevalier F***, après avoir longtems fait sa cour à la Marquise**, dont il étoit passionnement aimé, prit la résolution de se marier avec une fort aimable Demoiselle que je vois quelquefois dans la maison de son père ; et pour éviter les importunités de la Marquise, qui cherchoit à le détourner de ce mariage, il cessa tout-à-coup d'aller chez elle. La Marquise, désolée de la perte qu'elle faisoit de son amant, et ne sachant comment le rappeller à elle, s'a-

visa de s'adresser à une vieille et pauvre femme de cette ville, qui avoit la réputation d'employer, avec succès, des moyens surnaturels pour faire retrouver des effets perdus ; et le Chevalier F*** étant considéré comme un effet précieux, appartenant à la Marquise par droit d'une longue possession, la vieille lui promit de le lui ramener aussi amoureux que jamais.

Pour commencer à tirer parti de la crédulité de cette amante délaissée, la vieille lui demanda de l'argent pour acheter des drogues nécessaires à ses conjurations, et quatre cens aunes de ruban qui devoient aller d'une maison à l'autre pour servir de moyen de communication à ses enchantemens. La nuit étant prise, la vieille introduite chez la Marquise, et ses femmes renvoyées, on commença à procéder à l'opération. Toutes les bougies furent éteintes, et une lampe allumée, dont la lueur foible dans une grande chambre

permettoit à peine d'appercevoir les objets : la vieille brûla quelques drogues dans un rechaud qui produisirent une fumée épaisse ; et ayant ordonnée à la Marquise de se déshabiller toute nue, elle répandit sur elle certains onguens, en récitant une longue kirielle d'imprécations.

L'obscurité, la fumée, le langage extraordinaire de la vieille, l'idée de se trouver seule et toute nue au milieu de la nuit avec une vieille sorcière, firent alors une telle impression sur l'esprit de la pauvre Marquise, qu'elle tomba en convulsions, en faisant des cris qui alarmèrent tous les domestiques : on accourt, on force la porte, on donne du secours à la Marquise, et l'on s'empare de la vieille, qui fut livrée à la justice. Au lieu d'étouffer cette affaire, la prétendue sorcière à été condamnée à passer trois heures au pilori ; et c'est-là ce qui a occasionné le plus grand scandale ; car cette misérable, n'ayant rien à ris-

quer, et voulant se disculper de l'imputation de sortilège, a commencé à entretenir le peuple, assemblé autour d'elle, de l'histoire des amours de la Marquise et de son amant, dont elle étoit l'entremetteuse : elle y a ajouté plusieurs anecdotes relatives à d'autres personnes ; et si l'Archevêque de Pise, qui fut informé sur le champ de cette scène, n'y eût mis fin au plutôt, toutes les intrigues de la ville se trouvoient exposées au grand jour. La Marquise se cache chez elle, la vieille est au cachot, et l'amant ne s'en marie pas moins.



LETTRE V.

Du Marquis de L*** au Chevalier de B**.

Paris, 1 Mars, 1783.

Mille remercîmens, mon cher Chevalier, de l'attention que vous avez à me donner de vos nouvelles. Ma nièce vous écrit assez souvent pour me dispenser d'une correspondance suivie; et vous connoissez trop mon amitié pour vous, mes occupations, et ma paresse, pour ne pas m'excuser, si je ne vous réponds pas exactement.

On m'a fait part ici d'un fait qui s'est passé à Minorque, qu'il vous sera facile d'approfondir à Florence; vous me ferez plaisir de vous informer si les circonstances sont telles que l'on me les a communiquées. Le Chevalier Mann,

Ministre d'Angleterre à Florence, en sera probablement instruit. On dit qu'un Aide de Camp du Général Murray (le Capitaine George Donn), et un nommé La Rivière, commis de son secrétaire, avoient déposé, qu'ayant été successivement mandés au Duc de Crillon par le Général pour affaire de cartel, le Duc leur avoit peu à peu insinué, et sur-tout au commis, qu'il étoit autorisé par la Cour d'Espagne d'offrir au Gouverneur de Mahon une somme considérable s'il vouloit lui rendre cette place; ajoutant que l'on prendroit des mesures pour écarter tout soupçon de connivence. Il proposoit de payer un million comptant au Général Murray, qui pouvoit nommer ce qu'il exigeoit de plus. Le Duc, pour les mieux persuader de prêter l'oreille à ses offres, avoit avancé, qu'en l'année 1756 on s'y étoit pris de la même manière, ce qui rendoit compte de la facilité avec laquelle la forteresse s'étoit rendue, sur la prise seule des redoutes de la Reine et d'Anstruther.

Le Général Murray, indigné de cette proposition, a, dit-on, écrit au Duc la lettre suivante, dont on m'a permis de prendre copie de la traduction.

« Monsieur,

« Quand un de vos Rois proposa à « votre brave ancêtre d'assassiner le « Duc de Guise, il fit la réponse que « vous auriez dû faire au Roi d'Es- « pagne quand il vous a chargé d'assas- « siner le caractère d'un homme, dont « la naissance n'est pas moins illustre « que la vôtre, ou celle du Duc de « Guise.

« Je ne puis désormais avoir rien à « démêler avec vous que les armes à « la main, et je ne veux plus admettre « aucun commerce entre nous qui ne « soit hostile au souverain degré ».

Le Duc de Crillon lui a répondu :

« Monsieur,

« Votre lettre nous remet chacun à « notre place ; elle me confirme dans

« l'estime que j'ai toujours eue pour « vous. J'accepte, avec plaisir, votre « dernière proposition (1) ».

J'attends, avec impatience, le résultat de vos recherches sur le *Masque de Fer*. J'espère qu'enfin nous saurons à quoi nous en tenir sur cette singulière anecdote; car on ne doit plus s'arrêter à ce que Voltaire et tant d'autres en ont écrit, après ce que M. le Duc de Choiseul m'a dit tenir à ce sujet du feu Roi et de Madame de Pompadour. La seule assertion de Louis XV : que, de tout ce qu'on avoit imprimé jusques-là sur le *Masque de Fer*, il n'y avoit pas un mot de vrai, pulvérise toutes les conjectures que l'on a débitées; et je me flatte que vous aurez établi sur cette assertion, la base de vos recherches.

---

(1) Voyez la lettre du 27 Mai, 1784.

LETTRE VI.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

15 *Mars*, 1783.

Oui, sans doute, mon respectable Ami ; j'avois devant les yeux ce que j'avois entendu dire à M. de Choiseul sur le *Masque de Fer*, lorsqu'un incident m'a fait tomber sur une lettre imprimée en Hollande, qui m'a dirigé dans mes recherches, et m'a porté à tracer, jusques à sa source, ce qu'il peut y avoir de vrai dans cet évènement secret.

Pour traiter le sujet avec plus de méthode, je commence par ce que M. le Duc de Choiseul m'a raconté plusieurs fois : que Louis XV lui avoit dit, qu'il étoit instruit de la vérité de l'his-

toire du *Masque de Fer*. Le Duc, très-curieux de pénétrer ce mystère, s'avança, autant qu'il le pouvoit, jusqu'à prier Sa Majesté de le lui dévoiler; mais le Roi ne voulut jamais rien lui dire de plus, sinon que de toutes les conjectures qu'on avoit faites là-dessus, il n'y en avoit pas une de vraie; et quelque tems après, Madame de Pompadour, excitée par M. de Choiseul, ayant pressé le Roi sur ce sujet, il lui dit que c'étoit un Ministre d'un Prince d'Italie.

Je suis tombé par hasard sur une lettre écrite de Turin, et imprimée dans l'Histoire abrégée de l'Europe, chez Claude Jordan, à Leyde, tom. 3, p. 33, article *Mantoue*. Cette lettre expose, que le Duc de Mantoue, en 1685, voulant traverser les desseins de la France en Italie, envoya son premier Ministre en différentes Cours, pour les engager à former une ligue contre leur ennemi commun: ce Ministre, qui étoit un fort habile négociateur, réussit à per-

suader toutes les puissances d'Italie d'entrer dans les vues de son maître. Il ne restoit plus que le Duc de Savoie, et il vint à Turin pour travailler à le détacher des intérêts de la France. Le Cabinet de Versailles, instruit des menées de ce Ministre, donna des instructions là-dessus au Marquis d'Arcy, alors Ambassadeur de France à Turin. Celui-ci commença par faire beaucoup de caresses et d'amitiés au Ministre du Duc de Mantoue; il l'engagea dans plusieurs parties, entre autres à une chasse, qui les mena du côté de Pignerol, ville appartenante alors à la France. Aussi-tôt qu'ils se trouvèrent sur les terres de France, des hommes apostés enlevèrent le Ministre de Mantoue, le conduisirent à Pignerol, et delà aux îles Sainte Marguerite, où il resta sous la garde de M. de St. Marc et du Major Rosarques jusques en 1690, qu'ils eurent ordre de l'amener à la Bastille.

J'ai jugé que l'absence d'un Ministre étranger, arrivée dans une Cour, d'une manière aussi singulière, auroit dû produire une réclamation ouverte de la part du Duc de Mantoue, et occasionner une correspondance, dont je pourrois trouver quelques traces à Turin ou à Mantoue. J'ai écrit à Mantoue, mais on m'a répondu que lorsque le Prince Eugène prit cette ville en 1707 toutes les archives furent envoyées alors à Vienne. J'ai eu la permission de faire examiner les archives de Turin, mais malheureusement il se trouve une lacune de quarante ans depuis l'année 1660. Tout ce que j'ai pu apprendre par tradition, à cet égard, est que quand la lettre anonyme, datée de Turin, parut imprimée, le Duc de Mantoue renouvella hautement ses plaintes; mais, comme l'ambassadeur de France avoit si bien pris ses précautions, qu'il étoit impossible de fournir des preuves de ce fait, on en fut quitte pour le nier

positivement, afin de ne pas indisposer contre le Cabinet de Versailles tous les Souverains, dont les prérogatives et la dignité étoient comme attaquées par une violation aussi manifeste du droit des gens.

Je ne m'en suis pas tenu là. J'ai obtenu du Marquis de Castellane, Gouverneur des îles Sainte Marguérite, un extrait des recherches qu'il avoit faites, lorsqu'il entra en possession de ce gouvernement. Un nommé Claude Souchon, alors âgé de 79 ans, fils de Jacques Souchon, cadet de la Compagnie franche de Castellane, l'avoit informé que son père avoit été dans le secret de M. de St. Marc, relativement à ce sujet. Ce même Claude Souchon dit, dans le mémoire qui m'a été communiqué, avoir entendu souvent raconter à son père, et au Sieur Favre, aumônier de M. de St. Marc, que le prisonnier, gardé avec tant de soins et de mystères aux îles Sainte Marguerite,

et qu'il appelle le *Masque de Fer*, étoit un envoyé de l'Empire à la Cour de Turin (on sait que le Duc de Mantoue étoit Prince de l'Empire). Il rapporte l'enlèvement de ce Ministre avec presque toutes les circonstances que fait la lettre citée plus haut. Il ajoute que le Ministre fut remis à M. de St. Marc, près de Fenestrelles ; que M. de St. Marc l'obligea, sous peine de mort, d'écrire à son secrétaire à Turin de lui apporter ses papiers. En effet, sur la foi de cette lettre, le secrétaire arriva avec les papiers, qui furent envoyés sur-le-champ à M. de Louvois, et le secrétaire fut retenu. Souchon dément plusieurs assertions de M. de Voltaire, et sur-tout l'histoire de l'assiette et du pêcheur ; et il nie que le *Masque de Fer* ait été transporté à la Bastille, affirmant, au contraire, qu'il est mort aux îles Sainte Marguerite, neuf ans après sa détention. Il contredit aussi ce que l'on a avancé des marques extraordinaires de respect avec lesquelles on

assure qu'il étoit servi, pour donner, sans doute, plus de merveilleux à cette célèbre anecdote.

Que l'on pese bien à présent les rapports de tous ces témoignages, si éloignés les uns des autres en tems et lieux ; la lettre de Turin au moment même de l'enlèvement du Ministre, le mémoire de Souchon, l'aveu de Louis XV, tous authentiques, et s'accordant si bien ensemble ; et la conjecture que le *Masque de Fer* n'étoit autre que le premier Ministre du Duc de Mantoue, devient d'une évidence manifeste.

Je n'entre point dans la question de savoir si le *Masque de Fer* a été réellement conduit à la Bastille, ou s'il est mort aux îles Sainte Marguerite ; cela ne fait rien au fond de la chose, et ne change point la personne et le rang du prisonnier. Il se peut que l'on ait supposé sa mort, lorsqu'on l'a conduit à la Bastille, et que Souchon n'ait pas été

instruit de cette partie du secret. Dans ce dernier cas, je ne veux pas négliger de vous remettre sous les yeux ce que vous aurez pu voir imprimé il y a quelques années. Il a paru un extrait du journal de *Dujonca*, Lieutenant de Roi à la Bastille, où il est dit que, le 19 Novembre 1703, le *Masque de Fer* étoit mort à la Bastille, et avoit été enterré, le lendemain, au cimetière de St. Paul. On trouve aussi sur le registre de la paroisse de St. Paul, que, le 20 Novembre 1703, on y avoit inhumé le nommé Marchiali, âgé de 45 ans ou environ, en présence du Major Rosargues et du chirurgien de la Bastille. Or Rosargues étoit le même qui avoit gardé le *Masque de Fer*, depuis qu'il avoit été conduit aux îles Sainte Marguerite. On m'a écrit de Mantoue, que le nom du Secrétaire d'État du Duc de Mantoue en 1685 étoit le Comte Girolamo Magni ; mais, selon toute apparence, le nom de Marchiali étoit un nom supposé, et l'on n'avoit

garde d'enregistrer le *Masque de Fer* sous son vrai nom. Quoi qu'il en soit, jamais trait d'histoire n'a été, et ne peut être, constaté avec plus d'évidence, pour prouver que le *Masque de Fer* étoit le Ministre du Duc de Mantoue, enlevé à la Cour de Turin, de la manière que je viens de le démontrer.

Je pars pour Gênes dans quelques jours ; je ne m'y arrêterai pas long-tems ; et je me propose d'être à Florence à la fin du mois.

LETTRE VII.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Florence, 30 *Mars*, 1783.

LA scène qui s'est passée à Pise vous aura paru un mélange de superstition, de folie, et de ridicules, qui excitent la compassion ; mais celle qui va faire le

sujet de cette lettre vous paroîtra d'un tragique presque incroyable. Il y a cinq ans qu'un Seigneur Russe, connu, aimé, et estimé dans toute l'Europe, me fit part de cette aventure; et M. Meyer, qui voyagoit avec le Comte Skawronskoy, me l'avoit racontée avec les mêmes circonstances. Je viens de rencontrer une seconde fois ce même M. Meyer à Florence; je l'ai remis sur le sujet: il m'a dit qu'il tenoit le fait de la Comtesse Razomouski, fille du Comte d'Ouchakow, gouverneur de Novogorod, où s'est passée la scène en question: et il m'a introduit à M. de Lanskoy, gentilhomme Russe, neveu de ce même gouverneur, qui m'assure avoir plusieurs fois entendu répéter la même chose à son oncle. J'ai cru qu'il ne falloit pas moins qu'un préambule, muni d'autorités aussi considérables, pour attirer votre confiance, et vous aider à croire un fait aussi extraordinaire.

Vers l'année 1760, dans une ville de la province de Novogorod, vivoit un riche négociant; veuf, et n'ayant qu'une fille, d'environ vingt ans, qu'il traitoit fort durement et tenoit extrêmement resserrée. Nul homme n'avoit accès dans sa maison qu'un neveu, qui dînoit souvent chez lui, mais n'avoit jamais la permission de voir sa cousine qu'en présence du père. Un jour cependant, étant venu pour voir son oncle, qu'il ne trouva pas au logis, il persuada le portier de le laisser monter chez la jeune demoiselle. Elle le reçut, quoiqu'en tremblant, tant elle craignoit le courroux de son père, s'il apprenoit qu'elle eût contrevenu à ses ordres. Pendant qu'ils étoient ensemble, le père arrive; et, dans la frayeur où se trouva la fille, elle obligea son cousin à se cacher dans un grand coffre vide, qui étoit dans sa chambre, et sur lequel elle s'assit pendant deux heures que son père resta avec elle.

On peut aisement s'imaginer quelle fut son inquiétude tout ce tems-là ; mais il seroit difficile d'exprimer sa douleur et son effroi , quand , au moment où son père fut parti, étant courue au coffre pour délivrer son prisonnier , elle le trouva étouffé et mort. Dans l'angoisse où la jetta ce funeste accident, elle ne trouva point de meilleur parti que de confier son embarras au portier de son père , et le prier de l'en tirer. Ce portier étoit un scélérat ; il conçut aussi-tôt le dessein abominable d'abuser de la situation de sa jeune maîtresse , et il mit à ce service un prix choquant pour l'honneur et la délicatesse d'une fille élevée dans l'habitude de la vertu.

La terreur que lui causoit l'humeur violente de son père , l'emporta pourtant sur toute autre considération ; elle résista autant qu'il lui fut possible ; mais la circonstance étant pressante , elle se rendit enfin ; et le portier satisfait en-

leva dans la nuit le corps mort, et le transporta dans une place éloignée, où il fut trouvé le lendemain. On crut que le jeune homme avoit été saisi d'un accident; on en avertit ses parens, qui le firent enterrer.

Cependant cette jeune infortunée se trouvoit non-seulement livrée aux désirs d'un misérable qu'elle détestoit, mais elle devint encore en proie à sa cupidité. Il voyoit souvent des jeunes gens, que la réputation de beauté de cette fille engageoit souvent à passer sous ses fenêtres, cherchant à attirer son attention. Quelques-uns essayèrent de le mettre daus leurs intérêts, et cela ne fut pas difficile. Peu à peu il promit même de les introduire dans l'appartement de sa maîtresse; et il l'obligea d'y consentir, en la menaçant de dévoiler tout à son père si elle refusoit de se prêter à son infâme manœuvre. La pauvre malheureuse eut beau gémir, elle fut dans la nécessité de se soumettre

à tout ; et le misérable ne la regarda bientôt plus que comme un objet de commerce, qu'il chercha à rendre aussi lucratif qu'il lui fut possible.

La chose fut si loin, qu'un jour il s'engagea d'amener sa maîtresse la nuit dans une maison où une douzaine de ces jeunes gens avoient fait porter à souper. La maison étoit vide, et à louer toute meublée ; un d'eux en avoit les clefs ; et lorsque le souper fut préparé, les domestiques furent renvoyés. Aussi-tôt que le père de la demoiselle fut retiré dans son appartement, la pauvre victime fut conduite à cette maison, où l'on peut concevoir tout ce qu'elle eut à souffrir. Après avoir bien bu, pendant une partie de la nuit, cette troupe de jeunes débauchés, noyés dans le vin et accablés de sommeil, s'endormirent les uns après les autres, aussi bien que le portier qui les avoit servis, et qui n'avoit pas manqué de s'enivrer. La demoiselle se trouvant au

milieu de cette jeunesse effrénée, et faisant de cruelles réflexions sur la scène qui venoit de se passer, et sur les conséquences fatales qui devoient s'ensuivre, ne put conserver sa raison, dans une situation tellement propre à la déranger. Dans son désespoir, elle résolut d'employer tout pour cacher sa honte ; et prenant sur la table un couteau bien affilé, elle coupa la gorge au portier premièrement, et ensuite à tous ces jeunes gens, étendus par terre ivres morts ; et prenant de la poche du portier la clef de la maison, elle rentra chez elle sans que l'on s'en apperçût.

Le jour suivant venant à éclairer cet horrible spectacle, qui remplissoit de deuil plusieurs des principales familles de la ville, on fit toutes les recherches possibles pour en découvrir les auteurs, mais en vain. On étoit bien éloigné de concevoir la foiblesse du sexe capable d'un fait aussi atroce.

Cependant la jeune personne, accablée de la pensée de son malheur et de ses crimes, chercha du soulagement à son infortune dans la confession, et s'adressa pour cela à un prêtre marié. Celui-ci, dans un moment de foiblesse, et, dit-on, aussi d'ivresse, donna à entendre à sa femme l'auteur du massacre dont on raisonnoit tant. Il arriva quelques mois après, que le négociant, père de la fille, étant en compagnie avec cette femme et plusieurs autres, il s'avisa de reprocher aux mères le peu de soin qu'elles prenoient de l'éducation de leurs filles; et se cita, pour exemple à imiter, dans la sagesse avec laquelle il avoit élevé la sienne. La femme du confesseur, qui avoit de grandes filles, fut piquée de ses discours; et la dispute s'étant échauffée, il lui échappa de dire, qu'il feroit mieux de se taire, et que sa fille, qu'il vantoit tant, étoit peut-être coupable des plus grands crimes; cela attira un éclaircissement qui eût été funeste à la demoiselle, si

une amie charitable n'eût couru chez elle l'avertir de ce qui se passoit. Epouvantée du danger qu'elle courroit si son père la trouvoit au logis, elle s'évada de la maison paternelle, et se réfugia chez le juge du lieu, à qui elle raconta l'histoire de la sanglante catastrophe. Le gouverneur de la province en fut aussi-tôt informé : il plaignit l'affreuse destinée de cette jeune demoiselle ; il lui procura un asile dans un couvent, et fit sentir au père de cette infortunée, qu'il avoit à se reprocher, par la terreur qu'il avoit inspirée de lui à sa fille, d'être la première cause des effets de son désespoir.



LETTRE VIII.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Florence, 10 Avril, 1783.

J'avois omis de vous parler de l'Abbé F***, que nous avons connu à Paris il y a treize ou quatorze ans. Je l'ai vu souvent à Pise et ici ; il m'a t'émoigné beaucoup d'amitié et de confiance. Il est très-bien dans l'esprit du Grand Duc et de la Duchesse, et l'on prétend qu'il sera un jour Archevêque de Pise ou de Florence.

Il m'a assuré avoir vu, au commencement de la guerre d'Amérique, des lettres des Américains de Boston au Prétendant pour l'engager à aller se mettre à leur tête. Je savois que le Duc de Choiseul avoit envie d'envoyer ce Prince

en Amerique, il y a vingt-trois ans; mais je ne me serois pas douté que des Républicains aussi déterminés que les Bostoniens eussent désiré un Prince de la Maison Stuart pour leur chef.

Ces Bostoniens paroissent avoir eu grande envie de se soustraire à la domination Angloise; car M. de Bougainville m'a dit, que lorsqu'il étoit en Canada, il traduisit une lettre d'eux à M. de Monclam, par laquelle ils lui proposoient de se donner à la France.

Ce Prétendant n'est pas si pauvre d'esprit qu'on le publie : je l'ai vu plusieurs fois, et j'ai eu une conversation de deux heures avec lui : il parle bien plusieurs langues, et paroît entendre fort bien les intérêts politiques des Cours de l'Europe : celle dont il se loue le moins est la nôtre. Il s'en plaint à plusieurs égards. Outre la manière dont on l'a joué dans l'expédition qu'on lui fit faire en 1745, il dit que c'est à

notre persuasion qu'il s'est marié avec une Princesse de Stolberg ; et que le Duc d'Aiguillon, alors Ministre des Affaires Etrangères, lui avoit promis en considération de ce mariage une pension de 250, 000 liv. qui ne lui a jamais été payée. Il parle d'une fille naturelle qu'il a eue d'une Demoiselle Ecossoise, élevée dans un couvent à Paris, et qu'il veut reconnoître ouvertement, et faire son héritière. Sa femme s'est trouvée dans la nécessité de le quitter, son humeur envers elle étoit insupportable. Le Grand Duc, bien informé de toutes les circonstances, lui a facilité sa retraite à Rome, où son beau-frère le Cardinal d'York, l'a très-bien accueilli dans sa maison. Ces deux témoignages éclatans déposent en faveur de la Comtesse d'Albanie, dont tous ceux qui la connoissent ici font beaucoup d'éloges. Je me rappelle avoir soupé un soir avec elle chez la Princesse de Ligne, à Bruxelles, lorsqu'elle n'avoit que dix-neuf ans, et étoit chanoinesse de Mons :

elle me parut alors d'une très-jolie figure, fort aimable et spirituelle, et l'on m'assure que l'orsque je la verrai à Rome, je ne la trouverai point changée.

Je ne sais que penser d'une autre anecdote que l'Abbé F*** m'a garantie être très-authentique. Il dit que le Grand-Duc a vu, entre les mains du Général Paoli, des lettres que le Duc de Choiseul écrivoit à ce Général des Corses pour l'inviter à tenir bon, et à s'appuyer de l'alliance du Roi de Sardaigne, en lui faisant espérer de l'aider à se rendre maître du Final; et que le Général Paoli ajoutoit que le Duc cherchoit à l'engager dans ce projet pour le découvrir ensuite aux Génois, et les décider par-là à se jetter dans les bras de la France et lui vendre la Corse.

LETTRE IX.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Venise, 15 *Mai*, 1785.

Je ne vous ai pas écrit plutôt, mon digne Ami, parce que j'ai été fort occupé avant mon départ à voir les curiosités de Florence et ses environs; que la collection des tableaux de Bologne m'a retenu en cette ville plus long-tems que je ne m'étois proposé d'y rester; et que de Bologne ici je me suis arrêté un peu sur la route.

Je n'ai pas voulu aller à Rome à l'approche des grandes chaleurs: je suis venu voir cette ville unique, dont vous m'aviez toujours dit qu'on ne peut se former une idée juste, même après avoir vu toutes les autres villes; et je trouve

que vous avez raison. Je ne me lasse point sur-tout d'y admirer les beautés de l'architecture ; elle est ici dans tout son lustre. Quels grands maîtres dans cet art que Palladio, Sansovino, Scamozzi, et San Michieli !

Je me propose de voir, le 29 de ce mois, jour de l'Ascension, les fêtes du Mariage de l'Adriatique avec le Doge de Venise ; c'est le carnaval d'été de cette capitale, et déjà l'on ne paroît plus qu'en masque. Dès le matin, en visite, à la promenade, à dîner, aux spectacles, on ne voit que des masques ; et tout cela avec un phlegme, une tranquillité, qui ne cesse de m'étonner. Vers le commencement du mois prochain, je réaliserai une fantaisie qui m'a souvent passé par la tête, et dont un heureux hasard est venu me faciliter l'exécution.

J'ai trouvé, chez mon banquier, un Capitaine de vaisseau marchand Anglois,

glois, qui retourne en Angleterre. Il doit faire voile aux îles de Corfou, de Céphalonie, et de Zante, pour y prendre différentes marchandises, et de-là aller par le détroit de Messine à Naples, Livourne, etc. Nous avons beaucoup causé ensemble ; je l'ai prié de venir dîner avec moi, et je me suis arrangé pour aller avec lui jusqu'à Naples. Pendant qu'il s'arrêtera en Céphalonie pour ses affaires, je satisferai ma curiosité pour l'île d'Ithaque, qui n'en est qu'à quelques lieues vers l'est. Ce même Capitaine m'en a donné une description qui m'a fait plaisir ; il s'y est arrêté une fois huit jours pour y charger des raisins secs, et des vins de liqueurs ; et m'assure que c'est un des plus agréables lieux de l'Adriatique. Vous savez que dans mon enfance je ne désirois rien tant que d'aller en Ithaque : il semble que le goût m'en soit revenu, car je me fais une vraie fête de cette partie, et d'autant plus que je m'y attendois moins.

Nous devons aussi nous arrêter à Syracuse, à Catanéa, d'où j'irai visiter l'Etna; et nous verrons, en passant, les tristes effets du terrible tremblement de terre qui vient de bouleverser la Calabre et renverser Messine. Depuis deux mois et demi on ne parle de rien autre par toute Italie ; c'est une désolation générale.

J'ai voulu entendre la Zampérini, dont vous m'aviez fait tant d'éloges. Vous l'avez vue à son aurore, et je la vois à son couchant ; cependant elle remplit toute l'idée que vous m'en aviez donnée. Je lui ai trouvé beaucoup de goût, d'expression, et de grâces dans le chant; sa voix est encore très-agréable. Vous croyiez qu'elle avoit tout-à-fait abandonné le théâtre ; mais c'étoit une erreur. Voici le fait : Il y a huit ans que, revenant de Lisbonne par mer, elle fut tellement effrayée par une tempête, qu'elle en tomba dans un état de

stupidité dont rien ne fut capable de la tirer. Arrivée à Venise, au milieu de sa famille, on lui donna tous les secours que put suggérer la médecine, mais en vain. Elle mangeoit, buvoit, dormoit, et faisoit toutes les fonctions de la vie animale ; mais elle ne connoissoit personne, elle ne prenoit intérêt à rien, et paroissoit plongée dans l'état de stupidité le plus profond. Quelqu'un s'avisa un jour de jouer du clavecin devant elle : aussi-tôt elle fut émue ; peu après elle parut s'animer au point de prendre part à la musique, et vint jusqu'à chanter les airs favoris qu'on lui jouoit. Cela fut répété souvent pendant six mois, et toujours avec les mêmes symptômes et les mêmes effets. Une personne digne de foi m'a dit l'avoir vue plusieurs fois dans ces circonstances. Au premier aspect on l'eût prise pour une idiote : l'approchoit-on du clavecin, aussi-tôt qu'on en jouoit, sa physionomie changeoit, et enfin elle chantoit avec autant d'expression et de feu

que jamais ; mais un moment après, elle retomboit dans le même état d'insensibilité. Madame de Durazzo, Ambassadrice de l'Empereur à Venise, eut la curiosité de la voir : elle fut touchée de sa situation, la prit chez elle, et à force de soins, de médecines, et sur-tout de musique, elle eut la satisfaction après deux ans de la voir entièrement revenue à son premier état de santé et de connoissance ; et en 1778 elle a paru sur le théâtre de Venise avec le plus grand succès.

Je ne sais plus quand, ni d'où, je vous écrirai ; je vais préparer tout pour m'embarquer aussi-tôt après l'Ascension ; et probablement la première lettre que vous aurez de moi sera de Naples. Ayez soin, je vous prie, de me donner de vos nouvelles, et adressez vos lettres chez Francesco Barrazzi, Banquier à Rome ; il me les enverra à Naples, si je m'y arrête.

LETTRE X.

LE MARQUIS DE L*** AU CHEVALIER DE B**.

Paris, 3 Août, 1783.

JE me flatte que vous aurez déjà reçu à Naples les lettres que ma nièce vous a écrites depuis votre départ de Venise. Elle se fait un grand plaisir du journal que vous lui préparez de votre voyage; et je le verrai aussi avec tout l'intérêt que je prends à vos amusemens, et à tout ce qui peut contribuer à vous eclairer : mais en attendant votre reponse, vous m'obligerez de me parler de votre expédition à Ithaque, dont les voyageurs modernes nous ont aussi peu parlé que de l'île de Cythère, ce qui ne prévient pas avantageusement en faveur de ces îles autrefois tant célébrées.

Ce que vous m'apprenez de la Zampérini est un exemple bien frappant du pouvoir de la musique ; mais il falloit aussi que l'effet en fût essayé sur une ame qui y fût aussi sensible. Chaque espèce de folie doit avoir un remède qui lui soit propre ; et l'application dépend de la sagacité du médecin. Qui sait si la femme d'un Seigneur Anglois, que j'ai connu dans ses voyages, n'eût pas recouvré sa raison, si l'on eût eu autant d'attention à Londres sur la cause de son malheur. ? Je veux parler de Lord Berkeley de Statton, mort il y a dix ans. Etant encore fort jeune, il devint amoureux d'une Dame qu'il épousa clandestinement, à l'insu de son père, qui ne vouloit pas consentir à ce mariage. Cette union ne put pas être long-tems secrette ; et le père, lorsqu'il en fut informé, témoigna tant de ressentiment contre son fils, qu'il le menaça de ne jamais le voir, et de le déshériter, s'il ne se joignoit à lui pour faire casser ce mariage, où les juriscon-

sultes trouvoient quelque cause de nullité. Le jeune homme ne voulut jamais y donner les mains ; mais pour appaiser en quelque façon le courroux paternel, il consentit à voyager sans prendre son épouse avec lui. Il partit d'Angleterre ; et en prenant congé d'elle, ils convinrent des moyens de se donner mutuellement de leurs nouvelles. Peu après son départ le vieux Lord découvrit le canal de leur correspondance, trouva le moyen d'intercepter les lettres de son fils, et fit courir le bruit de sa mort. La jeune dame inconsolable se livra à la plus vive tristesse, et à la vie la plus retirée à la campagne. Monsieur Berkeley (car il n'étoit pas encore Lord) ne recevant plus de nouvelles de sa tendre épouse, et impatient d'en savoir la raison, retourne en Angleterre ; et, sans pouvoir lui donner aucun avis, vole à sa retraite, et se présente tout-à-coup à sa vue. La soudaine apparition de celui qu'elle pleuroit comme mort, fit une telle im-

pression sur son esprit, qu'il ne put résister à la violence du choc; et dès ce moment sa raison se troubla au point qu'elle n'a jamais pu la recouvrer. Son mari, dont le père mourut presque en même-tems, la traita toujours avec la plus tendre affection; et quand il mourut en 1773, il laissa tout son bien à une de ses parentes, à condition qu'elle vivroit constamment avec elle, et en auroit tout le soin qu'exigeoit son malheureux sort. Cette dame s'est acquittée de ce devoir avec toute la tendresse d'une véritable amie; et ce n'est que depuis quelques années que Lady Berkeley est morte, dans le triste état où elle étoit tombée.

Je ne sais si ces Berkeley étoient de la même famille d'une lady Berkeley que nous visitions ensemble ici, il y a sept ou huit ans: celle-ci n'avoit sûrement pas perdu la tête, comme elle l'a bien fait voir en plus d'une occasion. Elle avoit épousé en secondes noces un

Pair d'Irlande, Lord Nugent, dont elle a été séparée de corps et de biens depuis fort long-tems Je n'entre point dans les raisons de cette séparation : on dit qu'il y en a autant d'exemples à Londres qu'à Paris, et les motifs n'en sont pas toujours bien connus. Ce qu'il y avoit de sûr étoit l'aversion que Lord Nugent professoit ouvertement pour son épouse Lady Berkeley, et dont il lui donnoit des preuves toutes les fois qu'il trouvoit à la mortifier. Il arriva que, se trouvant tous les deux en même tems aux eaux de Bath, Lord Nugent, qui avoit beaucoup de crédit parmi la bonne compagnie, prit à tâche d'écarter Lady Berkeley de toutes les fêtes; et ayant invité un jour les dames à un grand déjeûné, qui devoit être suivi d'un bal dans les salles publiques, on peut bien penser que Lady Berkeley fut omise, et qu'elle conçut le dessein de s'en venger. Voici comment elle s'y prit. Au jour marqué pour le déjeûner, elle va de grand matin, avec une amie, au lieu

du rendez-vous, et après avoir fait un tour dans les salles, elle passe dans l'endroit où bouilloit l'eau pour le thé; et feignant de se trouver malade, elle envoie l'un après l'autre les garçons chercher différens secours, et le moment qu'ils eurent quitté leur poste, elle et son amie jettèrent dans les bouilloires une quantité de julep suffisante pour causer l'effet qu'elles souhaitoient. Cela fait, elle resta tranquille, et joua si bien son rôle qu'on ne se douta de rien. Ensuite elle demanda à rester dans un endroit retiré, d'où elle pouvoit tout observer sans être vue.

Cependant la compagnie arrive, on déjeûne, la conversation s'anime, les violons donnent le signal, tous paroissent disposés à devenir gais, lorsque le julep mêlé avec le thé commença à produire l'effet accoutumé. Chacun s'efforçoit de se contenir autant qu'il étoit possible; mais, sans égard ou res-

pect humain, le julep les obligea de sortir l'un après l'autre, et Milord Nugent des premiers, au grand plaisir de Milady Berkeley, qui s'amusa infiniment des grimaces et des contorsions que les convives faisoient pour ne paroître pas pressés par la nécessité de se retirer. Elle sortit enfin la dernière, après avoir vu finir la fête beaucoup plus tôt qu'on ne s'y étoit attendu.

LETTRE XI.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Naples, 12 Novembre 1783.

JE suis ici depuis trois semaines, mais je suis arrivé fort malade de la fatigue que j'ai eprouvée à monter jusqu'au sommet du mont Etna; et je n'ai pas pu vous donner plutôt de mes nouvelles. Le repos et l'air pur de ce cli-

mat m'ont entièrement remis, et je me porte aussi bien que jamais. Je ne vous parlerai point de tout ce que j'ai vu dans les îles et sur les côtes de la Mer Adriatique et dans la Sicile ; tout cela est détaillé dans mon journal, que vous verrez un jour : mais je ne puis m'empêcher de vous communiquer à présent une observation que j'ai faite sur ce que dit M. Brydone du mont Etna dans son voyage de Sicile, que j'avois avec moi. Il se flatte d'avoir vu du sommet du mont Etna un horison de huit cents milles de diamètre, dont le rayon seroit de quatre cents milles : or, en faisant attention à la convexité du Globe, il est prouvé qu'il faudroit que l'Etna eût seize milles de hauteur pour voir à cette distance, même avec le meilleur télescope. L'Etna n'a que deux milles de haut, selon les mesures les plus exactes, et il n'est pas possible de découvrir la terre à plus de cent cinquante milles de-là. Ceci s'accorde avec ce que me dit un jour Lord Seaforth,

que se baignant un soir près de l'île de Malthe, il vit le soleil se coucher derrière le mont Etna, dont il n'appercevoit alors que la pointe. On compte la distance de cette île au mont Etna d'environ cinquante de nos lieues moyennes ; ce qui revient à ce que je viens d'avancer.

Vous ne voulez pas attendre mon retour pour savoir comment j'ai trouvé l'île d'Ithaque ; et je n'aurai pas de peine à vous satisfaire ; car j'y pense avec plaisir. J'avois recueilli tout ce qu'en avoient dit Homère, Cicéron, Horace, Pline, Strabon, et nos voyageurs modernes, qui diffèrent entre eux sur la situation et le nom même de cette île. En les combinant ensemble sur les lieux mêmes, je me suis assuré que l'ancienne Ithaque est ce que l'on appelle à présent *Theachi*, ou *Thiaki*. L'analogie des noms, la situation, la distance de Céphalonie, ne permettent pas d'en douter. Le Gouverneur de Céphalonie, à qui j'étois recommandé,

m'a donné une lettre pour un des principaux habitans d'Ithaque, qui m'a fait l'accueil le plus obligeant, et m'a logé chez lui. J'y suis resté trois jours, que j'ai employés à parcourir l'île à pied et à cheval avec mon hôte.

L'île d'Ithaque est séparée de celle de Céphalonie par un canal de trois à quatre milles de large; et elle a environ vingt-cinq milles de tour. Ceux qui ont avancé que l'on n'y voyoit que des rochers stériles, ne l'ont pas parcourue comme j'ai fait, ou bien l'auront vue de loin en mer et dans l'hiver, où les feuilles des vignes, qui couvrent une partie des collines, n'existent plus, et donnent un air de nudité aux rochers; mais dans l'été, et de Céphalonie même, elle présente un aspect riant. Un de ses grands produits est de raisins de toutes espèces, dont on fait du vin, ou que l'on fait sécher : il y a des oliviers, des mûriers blancs pour les vers à soie, et toutes sortes de grains dans les val-

lées ; car on y voit peu de plaines, quoiqu'il y en ait cependant d'assez fertiles. Le mont Nérite, qui conserve encore son ancien nom, est fort élevé, et bien ombragé de fort beaux arbres. La ville et le port sont situés au pied de cette montagne, et garantis par-là des vents du nord et de l'est ; ce qui rend le séjour très-sain. A quelque distance de Théachi on voit des ruines que l'on prend encore pour les restes du palais d'Ulysse ; et la mémoire de Pénelope y est même à présent dans la plus grande vénération. La ville n'est pas bien peuplée, les habitans ne faisant pas eux-mêmes le commerce de l'exportation de leurs denrées ; ils attendent que les marchands de Céphalonie et de Corfou viennent les leur acheter. Ce qui m'a fait le plus de plaisir a été l'intérieur de l'île, où j'ai trouvé des vallons charmans, des vues vraiment pittoresques, et sur-tout une vallée étroite où coule paisiblement une rivière agréable. Les collines qui la resserrent sont ornées

des plus beaux arbres toujours verds ; ce qui forme un ensemble qui répond à l'idée que nous donne Élien de la vallée de Tempé. Je n'oublierai jamais les sensations délicieuses que la vue de ce lieu enchanté ont produites en moi au premier abord.

Je me propose de passer encore huit jours ici, pour achever de voir les antiquités et les curiosités naturelles dont cette ville et les environs abondent : j'ai déjà fait plusieurs observations que je vous communiquerai. Je crois, entre autres choses, avoir trouvé des preuves que la fameuse grotte de Posilipo est l'ouvrage de Lucullus ; Varron et Plutarque me les ont fournies : vous en jugerez.



LETTRE XII.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Rome, 1 Décembre, 1783.

Il y a quelques jours que je suis ici ; mon impatience de satisfaire l'extrême curiosité, que j'avois de contempler l'église de St. Pierre, étoit si grande, qu'à peine débarqué chez la *Margarita*, au pied de la *Villa Medici*, je m'y suis fait conduire, et j'y suis resté jusqu'à ce que la nuit soit venue suspendre mon ravissement. Vous aviez raison de me dire que quelque idée qu'on puisse se faire de la grandeur et de la beauté de St. Pierre, avant de l'avoir vu, elle est toujours au-dessous de celle qu'on s'en fait en le voyant. L'étonnement, l'admiration, l'oubli de soi-même, sont les

effets que j'ai éprouvés successivement pendant quatre heures que j'y suis resté.

J'ai remis déjà les lettres de recommandation que j'avois apportées pour quelques-unes des premières maisons de Rome. On m'assure qu'à quelques assemblées près, où je serai invité, je ne retirerai pas un grand avantage de ces lettres. On excepte de cette assertion générale le Prince Rezzonico, Sénateur de Rome, qui reçoit les étrangers avec toute la politesse et la cordialité possible, les invite à dîner, et à de très-beaux concerts qu'il donne fort souvent. Le Cardinal de Bernis tient table ouverte pour ses compatriotes et les étrangers qui lui sont recommandés, et jouit toujours de ces mêmes agrémens de l'esprit et de caractère qui le faisoient rechercher autrefois avec empressement à Paris et à la Cour. Le Marquis de Grimaldi, Ambassadeur d'Espagne, tient aussi un grand état de maison; il m'a reçu avec beaucoup de dignité. La

Princesse Doria, et la Princesse Colonna, toutes deux sœurs de Madame de Lamballe, ont de très-beaux palais, qui ne sont pas ouverts indifféremment à tous les étrangers ; ces Dames, comme Princesses du sang de la maison de Savoie, prétendent ici à des distinctions que les grandes Dames Romaines leur accordent difficilement et à regret. En effet, les Maisons Borghèse, Barberini, Corsini, Bracciano, Rospigliosi, et plusieurs autres, qui font éclater tant de magnificence et de splendeur dans les grandes occasions, peuvent aller de paire à cet égard avec beaucoup de Maisons Souveraines d'Allemagne et d'Italie. J'ai fait mon cours de visite ; j'ai reçu l'accueil le plus gracieux de la part de ces Dames, dont j'ai peu vu les hommes, qui se laissent à peine trouver chez eux : on dit que je n'y perds pas beaucoup ; que les grands Seigneurs Romains ne sont pas fort instruits : cependant j'ai remarqué le contraire dans la conversation du Prince Rezzonico, des Princes

Borghèse, Corsini, et de quelques autres ; j'ai trouvé sur-tout en eux ce que je cherche ici, une profonde connoissance dans les arts et un goût exquis pour les talens, qu'ils savent découvrir avec discernement et encourager avec magnificence.

Les hommes à Rome ne passent pas pour avoir l'usage du grand monde ; ils le connoissent aussi bien, je crois, que dans quelque ville que ce soit de l'Europe, mais ils ne veulent pas s'y assujettir. Il n'y a point de Cour à Rome : on n'y voit jamais le Souverain ; on n'y aime pas la gêne ; chacun y vit donc selon son goût, et pourvu qu'il ne transgresse pas la loi, ne doit et ne rend compte à personne de sa manière d'être. Aussi un grand Seigneur ici se regarde comme un Prince isolé, sa maison est son palais (et ce sont des palais en effet) ; sa famille et ses terres sont ses sujets et sa principauté.

Dans une société ainsi constituée, à peine peut-on dire qu'il y ait des principes et des mœurs. Le point d'honneur, qui maîtrise par-tout ailleurs les esprits, est absolument nul ici. On m'a fait voir ici un des premiers Seigneurs de Rome, qui ayant reçu un soufflet dans la rue, fut sur-le-champ s'en plaindre au Gouverneur de la ville : le Gouverneur, qui est toujours un ecclésiastique, mais qui n'étoit pas Romain, ne put s'empêcher de lui dire qu'il étoit surpris d'en apprendre la première nouvelle de lui-même. C'est à-peu-près la même chose à Venise ; car on m'a raconté qu'un étranger, ayant donné un soufflet à un noble Vénitien, et lui offrant de lui donner satisfaction l'épée à la main, le noble Vénitien lui répondit froidement : *O! quà, non usemo.— Ce n'est pas l'usage ici.*

Après St. Pierre j'ai voulu voir le Panthéon, qui a fourni l'idée de la coupole de cette église. Le portique

est bien imposant. Quelles colonnes immenses de granite oriental, et d'une seule pièce ! Quel travail il a fallu pour les tailler ! Et par quelle mechanique les anciens ont-ils su apporter des poids aussi énormes d'une partie du monde à l'autre ? La seule opération de relever quelques-uns de ces morceaux, que l'on trouve quelquefois couchés par terre, paroît à présent si merveilleuse qu'on en parle dans toutes les gazettes, et qu'elle sert à illustrer le règne d'un Pape. Il faut que les anciens y trouvassent peu de difficulté, puisqu'ils ne parlent pas une seule fois du transport de tant d'obélisques et de colonnes de porphyre et de granite que l'on amenoit d'Egypte à Rome. Le Panthéon est la coupole de St. Pierre élevée en l'air ; projet hardi de l'architecte moderne, et qui fait honneur à son génie. C'étoit un Temple élevé aux Dieux par Agrippa, et probablement bâti par Vitruve même. Byres, Ecossois de beaucoup de mérite, et fixé

depuis trente ans ici, est mon *Cicerone*. Il m'a dit qu'il n'y avoit pas d'édifice ancien à Rome, où les proportions recommandées par Vitruve se trouvassent plus exactement suivies que dans le Panthéon ; et Vitruve, dans la préface, ou la dédicace de son livre à Auguste (j'oublie laquelle), se loue d'avoir été employé par Agrippa ; il me semble qu'on peut fort bien admettre la conclusion que Byres tire de ces deux circonstances. C'est un très-honnête et très-habile homme que mon *Cicerone*, grand connoisseur, et grand enthousiaste des beautés que renferme cette superbe ville. Avec ces dispositions, imaginez-vous quelle dût être la sensation qu'il éprouva à l'emploi que fit de ses talens une Dame Angloise qui avoit apporté une lettre pour lui. C'étoit un Madame Woollaston, femme d'un membre du Parlement pour Ipswich en Angleterre. Elle vint à Rome il y a deux ou trois ans ; et ayant envoyé sa lettre à Byres, il s'empressa de lui offrir ses

services. La première question qu'elle lui fit, fut : « M. Byres, les marchés « sont-ils bien pourvus ici ? — « Je crois « qu'oui, Madame. — « Pourrois-je voir « le plus considérable ? — « Sans doute, « Madame, je m'informerai quel c'est «. Il s'informe, et la conduit au marché, qui se tient dans la place du Panthéon. Elle examine tout, demande les prix, et après avoir bien lassé la patience du pauvre Byres, revient au logis, fort satisfaite de la manière dont les marchés de Rome étoient réglés et pourvus, sans avoir la curiosité d'entrer dans le Panthéon, dont il se tuoit de lui louer le portique et l'intérieur.

Quelques-uns des Princes Romains ont voyagé, mais ne paroissent pas avoir retiré grand avantage de leurs voyages. Excepté le Prince Rezzonico, j'en vois peu qui ayent beaucoup vu la bonne compagnie des lieux où ils se sont arrêtés. Ils sont fort disposés à voir en ridicule les François, et se plaisent à

exagérer nos défauts. Par exemple, voici un trait que le Prince Lanti ne se lasse pas de raconter. Il dit, qu'arrivé à Paris, il envoya chercher un friseur : bientôt après on introduisit dans sa chambre un homme bien mis, l'épée au côté : il vouloit d'abord le faire asseoir; mais l'autre lui ayant dit qu'il venoit pour le coëffer, il s'assit, en lui recommandant de se dépêcher. « Mon Prince, » lui dit cet homme, « je suis le physiono-« miste; permettez que j'appelle mon « second; « et il fait entrer un perruquier avec son appareil. Plaçant ensuite le Prince à sa fantaisie, il l'observe avec attention, le prenant par le menton pour mieux examiner son visage; puis s'adressant à son second : « Visage « à Marons, » dit-il, « maronnez Mon-« sieur : » et se retira en faisant une humble révérence.

LETTRE XIII.

Le marquis de L*** au Chevalier de B**.

Paris, 1 Mars, 1784.

Je vous suis fort redevable, mon cher Chevalier, de la persévérance avec laquelle vous voulez bien m'informer de votre marche. Vos lettres m'amusent infiniment; et votre description de l'île d'Ithaque m'a fort intéressé. Je vais, à mon tour, vous entretenir des détails d'une santé que je sais être très-intéressante pour vous.

Depuis que vous nous avez quittés, Madame la Duchesse de Choiseul a été dangereusement malade à Chanteloup. Le courier qui vint à Paris chercher un medecin, étoit adressé à Madame la Duchesse de Gramont, qui étoit partie

de Chanteloup quelques jours avant, et soupoit alors avec plusieurs de ses amis. J'étois là ; et je n'ai jamais vu une consternation plus grande, une douleur plus vive, que celles que cette nouvelle occasionna. Aussi-tôt que le bruit s'en répandit, Madame de Gramont, le Comte de Choiseul, partent avec le médecin. Le Duc de Guines, le Duc de Liancourt, le Chevalier de Beauteville, tout malade qu'il étoit, et plusieurs autres hommes et femmes, sortent du souper comme ils étoient, pour se rendre à Chanteloup, quelques-uns sans retourner même chez eux, et se contentant d'envoyer dire à leurs domestiques de les y suivre. En vingt quatre heures, le château, m'a-t-on dit, étoit plein jusqu'aux toîts. On ne peut imaginer l'intérêt général que tout Parïs a ressenti dans cette circonstance. Vous savez combien la Duchesse est aimée et respectée, et combien elle mérite de l'être : on a bien fait voir alors quels sont les droits qu'a la vertu sur tous les

esprits. Non-seulement les amis de la maison étoient empressés à savoir les nouvelles de Chanteloup, cela étoit trop naturel ; mais on voyoit une affluence extraordinaire de monde constamment à la porte de l'hôtel, pour s'informer de l'état de la malade ; ceux qui n'ont aucune liaison avec la famille, les étrangers même, prenoient part à l'inquiétude publique. Enfin le médecin est revenu ici, assurant que la Duchesse étoit beaucoup mieux, et pouvoit être amenée à Paris : mais, au bout de quelques jours, autre courier pour le faire revenir, autre départ des plus intimes amis. Ceci a duré jusqu'à ce que l'on a trouvé qu'elle pouvoit être transportée sans danger ; et en effet elle est revenue avec M. le Duc de Choiseul, Madame de Gramont, et le médecin. Arrivée à Paris, elle s'est trouvée plus mal ; et cela est allé au point qu'on l'a jugée morte pendant plusieurs heures. Déjà l'on avoit arraché M. de Choiseul de sa chambre ; les médecins avoient pro-

noncé l'arrêt funeste qu'elle n'existoit plus ; on se préparoit à lui rendre les derniers devoirs, jugez de l'affliction de son mari ! Vous croyez connoître toute sa tendresse pour son épouse : vous ne pouvez pas en avoir une idée complette ; il faudroit pour cela avoir été témoin des soins assidus qu'il lui a rendus pendant sa maladie ici et à Chanteloup. Il n'avoit jamais auparavant éprouvé la crainte de la perdre comme il l'a fait en cette occasion ; et ceux, qui ne l'ont pas quitté pendant tout ce tems-là, m'ont assuré n'avoir jamais vu d'attention aussi suivie, et d'inquiétude aussi touchante, que celle qu'il a montrée alors.

Au moment où ses amis l'entouroient, et cherchoient à calmer son désespoir, il est sorti avec précipitation de son appartement, s'écriant qu'il vouloit voir sa femme une dernière fois ; et en entrant dans la chambre, il s'est jetté sur son corps, répétant à cris redoublés,

« Ma femme ! ma chère femme ! » Madame de Choiseul m'a raconté elle-même que ces cris perçans l'avoient rappellée à la vie. Elle étoit dans une léthargie profonde ; elle n'avoit aucun sentiment de rien ; cette voix seule a été plus efficace que tous les moyens employés quelques heures avant pour juger si elle avoit encore des restes de vie. Elle a repris ses sens ; elle a eu la force de se soulever assez pour jetter ses bras autour du col du Duc, en disant, « Ah ! mon cher « mari ! » Les amis aussi-tôt accourent auprès de son lit ; les médecins sont rappellés ; elle se remet de jour en jour ; et il y a tout lieu de croire qu'elle recouvrera sa santé. Il faut lui entendre raconter cette scène, animée comme elle l'est toujours de son amour extrême pour le Duc de Choiseul, afin d'en comprendre tout l'effet. Je la lui ai fait répéter plus d'une fois ; j'en ai été affecté aux larmes ; et je me veux du mal de ne pouvoir pas vous la raconter en

termes assez expressifs pour la bien mettre sous vos yeux.

Vos soufflets d'Italie m'en rappellent deux de Paris, moins sujets à conséquence, et plus gais.

Une dame de condition (je n'ai pas su son nom) devant se séparer d'avec son mari, vint au lieu du rendez-vous où devoit se passer l'acte, avec son avocat et son procureur. « Monsieur, » dit-elle à son mari, qui l'attendoit avec ses avocats, « je n'entends point les af-
« faires ; ainsi ne me faites point de
« questions : ces Messieurs sont ici pour
« vous dire mes raisons et recevoir
« vos réponses ». Le mari ayant commencé par exposer les griefs qu'il avoit contre sa femme, lui supposa, entre autres, des torts qu'elle crut tellement offensans pour son honneur, qu'enfin, impatientée, elle se lève, et l'interrompt par un soufflet qui met sa per-

ruque de travers. Le mari, sans se démonter, rajuste sa perruque; et se tournant vers l'avocat de sa femme : « Mon-« sieur, puisque c'est vous qui recevez « les réponses pour Madame, voici « celle que j'ai à lui faire; » et il donna un tel soufflet à l'avocat qu'il le renversa par terre, et la conférence fut rompue.

L'autre est arrivé à une dame dont vous connoissez toute la famille. M. de Forcalquier, ayant eu une querelle avec sa femme, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Pleine de colère, elle court chez son avocat, pour le consulter sur une plainte qu'elle vouloit porter contre son mari. L'avocat étant informé par elle qu'il n'y avoit point de témoins de l'injure, lui dit que la plainte seroit inutile, et qu'il n'y avoit point de remède. Elle revient : en rentrant, son mari va au-devant d'elle, et veut savoir où elle a été — « Chez mon avocat, Monsieur, « pour le consulter sur le soufflet que « vous m'avez donné; mais comme il m'a

« m'a dit que je ne pourrois en rien « faire, je ne veux point le garder, et « je vous le rends ; » en disant cela, elle donne un soufflet à son mari, et se retire précipitamment pour éviter la récidive.

LETTRE XIV.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Florence, 27 Mai, 1784.

J'AI été tellement occupé à voir tout ce que Rome offre de curieux et d'admirable en édifices anciens et modernes, en peinture, sculpture, et architecture, que j'ai attendu que je fusse plus en repos ici pour vous écrire. Il y a huit jours que je suis arrivé ; et j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de voir le Chevalier Mann, qui a été très-malade depuis que j'ai passée par cette ville.

Je l'ai trouvé fort changé, relativement à sa santé, mais toujours le même en bonté, en politesse, et aménité. Je lui ai parlé de la correspondance entre le Duc de Crillon et le Général Murray, qui fait partie de votre lettre du 1 er Mars de l'année dernière : il m'a confirmé ce que l'on vous en avoit appris, et m'a fait voir la lettre originale que le Général lui avoit écrite là-dessus, à laquelle il m'a assuré que votre information est très-conforme.

Le Comte d'Albanie a été fort malade; on a cru qu'il alloit mourir; et le Cardinal d'York étoit venu de Rome ici recueillir ses derniers soupirs; mais il s'est rétabli, et peut vivre encore long-tems. Je crois vous avoir écrit que la Comtesse d'Albanie l'avoit quitté il y a deux ans : ne pouvant plus tenir aux mauvais traitemens qu'elle éprouvoit de lui, elle se retira premièrement dans un couvent de Florence, sous la protection du Grand Duc et avec son

agrément ; de-là elle fut à Rome, où son beau-frère le Cardinal, convaincu des torts de son mari, lui donna un asile dans son palais. Ils sont à présent convenus d'une séparation, par laquelle elle renonce à recevoir rien de lui. Elle vivra de la pension de 60,000 livres qu'elle a en France ; et à sa mort, elle jouira encore d'un douaire d'environ 36,000 livres.

Le Comte d'Albanie vient de reconnoître publiquement une fille qu'il a eue il y a 37 ou 38 ans d'une demoiselle Écossoise, et qui a été élevée dans un couvent à Paris avec sa mère. Il l'a fait venir ici, l'a créée Duchesse d'Albanie, sous le nom de Lady Charlotte Stuart, et lui donne l'ordre du Chardon. Elle aura tout le bien personnel et mobilier de son père, qui se monte à environ deux millions. Il lui a donné aussi les diamans de la couronne d'Angleterre que Jacques II avoit emportés en partie avec lui, et même le fameux rubis, en-

gagé autrefois, par la République de Pologne, au célèbre Sobieski, bisaïeul du Comte d'Albanie, avec la condition de pouvoir le racheter pendant l'espace de cent ans, qui sont ou écoulés, ou prêt de l'être.

Le Roi de Suède, à son passage ici à la fin de l'année dernière, a eu la curiosité de voir le Comte d'Albanie : celui-ci l'a prié d'appuyer ses justes prétentions à notre Cour pour le recouvrement d'une pension de 250,000 liv. qu'il dit lui avoir été promise, par le canal du Duc d'Aiguillon, lorsqu'on l'engagea à épouser la Comtesse d'Albanie, alors Princesse de Stolberg.

Le Roi de Suède, après avoir vu le Comte d'Albanie, a raconté à une personne, de qui je le tiens, une particularité fort remarquable de la longue conversation qu'il avoit eue avec lui le 1 Décembre 1783. Le Comte d'Albanie lui a dit que dans le mois de

Septembre 1750, il fut à Londres avec le Colonel Bret. Le premier endroit où il débarqua fut à la Tour de Londres : il en examina l'extérieur, et trouva qu'il étoit très-facile d'en faire sauter la porte avec un pétard. Il fut ensuite à un logement dans le *Pall-Mall*, où le soir même se trouvèrent plus de cinquante de ses partisans, entre lesquels il nomme le feu Duc de B—t et le Lord W—d ; et il assura le Roi, que s'il avoit vu jour à rassembler seulement 4000 hommes, il se seroit mis à leur tête. Il resta à Londres quinze jours sans que le Gouvernement s'en doutât ; ce qui est bien extraordinaire, vu le nombre de ceux qui étoient dans le secret.

J'ai entendu le Chevalier Holker, Anglois, raconter à Chanteloup l'expédition secrette que fit ce Prince à Londres en 1760, et dans laquelle Holker l'accompagna. Il m'a assuré que le Gouvernement Anglois fut instruit de

son séjour à Londres, mais ne parut pas y faire attention, et se contenta de le faire observer.

J'ai eu occasion de causer ici avec un médecin autrefois attaché à la Cour de Vienne. Il est rempli d'anecdotes sur le feu Empereur, dont il ne parle que les larmes aux yeux. Il m'en a raconté plusieurs traits qui le peignent dans un jour fort aimable. Il dit qu'il étoit ennemi de toute cérémonie, et qu'il ne contribua pas peu à bannir de la Cour de Vienne la stricte étiquette qui y régnoit avant lui. Il admettoit à sa table plusieurs Seigneurs de sa maison, et passoit la plus grande partie de son tems dans leur compagnie, qu'il égayoit toujours par sa bonne humeur. Il raconte de ce Prince, que le jour même de son couronnement à Francfort, il lui arriva une scène aussi comique que singulière. L'Impératrice avoit une femme de chambre favorite, sans laquelle elle n'aimoit pas voyager. Quinze jours avant

le départ pour Francfort, cette femme eut une fièvre maligne, qui fit craindre qu'elle ne pût être du voyage. On avoit été obligé de lui couper les cheveux; et elle ne pouvoit souffrir l'idée de paroître dans les fêtes qui se préparoient, sans pouvoir se coëffer : cependant, au moyen d'une perruque très-bien faite, et du secret, qu'elle croyoit être connu seulement de l'Impératrice, elle partit avec la Cour pour Francfort. La cérémonie du couronnement étant enfin terminée, à la grande satisfaction de l'Empereur, il se promenoit dans l'appartement de l'Impératrice, après s'être mis en déshabillé, lorsqu'il apperçut cette femme de chambre, qui, fort occupée à plier les robes de sa maîtresse, ne vit point l'Empereur venir. Ce Prince étoit au fait du secret de la coëffure artificielle; et il lui prit envie de s'en amuser. A cet effet, il prend son épée; et sans la tirer du fourreau, il en porte doucement la pointe à la nuque du col de la femme de chambre, enlève

adroitement la perruque de dessus sa tête, et commence à se promener dans la chambre, la perruque en l'air, en chantant une chanson où il étoit question de perruques. Cette femme, outrée de dépit de l'affront qu'elle croyoit recevoir, court après sa perruque ; mais l'Empereur l'évitoit, sans discontinuer de chanter. Elle l'attrappe enfin ; et, le saisissant par le milieu du corps, elle l'enlève en disant : « Je ne sais à quoi il tient que je ne vous porte sur le « balcon, pour faire voir au peuple « assemblé quel polisson on vient de « leur donner pour Empereur ». Le Prince, qui tenoit toujours la perruque au bout de son épée, craignant de pousser à bout une femme outragée, la pria sérieusement de n'en rien faire : et la chose finit par une promesse de sa part de lui garder le secret sur sa coëffure; et il n'a raconté en effet la scène qu'après la mort de cette femme.

LETTRE XV.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Florence, 15 Juin, 1784,

JE ne crois pas qu'il y ait un Etat plus sagement gouverné que celui-ci. Le Grand Duc est lui-même son premier Ministre ; il entend toutes les parties de l'administration, il entre dans tous les détails, voit tout par ses propres yeux, écoute jusqu'au moindre de ses sujets, et rend justice à chacun sans distinction de ses personnes. Il encourage fort l'agriculture : une bonne partie du pays entre Crémona et Arezzo n'étoit avant lui que landes et marais ; c'est à présent le terrain le mieux cultivé de l'Italie. Il a porté la même attention sur les autres districts de ses états qui en avoient besoin; et ceux qui ont connu

la Toscane il y a quinze ans, trouvent qu'elle a entièrement changé d'aspect.

La Noblesse se plaint que le Grand Duc les gêne, et qu'ils ne sont pas aussi libres sous son gouvernement qu'ils l'étoient sous les Médicis, ou sous le gouvernement de François I. ; mais quand je leur ai demandé en quoi il les gênoit, et pourquoi ils ne se trouvoient plus aussi libres qu'autrefois, j'ai trouvé par leur propre aveu qu'ils se plaignoient à tort. Il leur a défendu les jeux pernicieux de hasard qui les ruinoient ; il a abrégé, dans le carnaval, le tems du libertinage et de la licence ; il a réformé des abus agréables aux Grands, mais onéreux au public ; enfin il a établi une police si sage, que je n'ai pas encore vu de ville où règne une plus grande sécurité, où le citoyen soit plus tranquille et plus à l'abri de l'insulte et de l'outrage que dans cette grande Capitale.

Le Grand Duc aime à faire respecter

la religion , et porte un œil attentif et sevère sur la conduite du clergé, qui est plus exemplaire ici que partout ailleurs en Italie, Turin cependant excepté ; mais il a fait des réformes essentielles dans l'état monacal que l'on n'a pas encore osé, ou voulu, faire en Piémont. L'Inquisition subsistoit encore ici, quoiqu'elle n'eût aucune autorité, mais elle subsistoit ; c'étoit toujours un épouvantail inutile dont les moines abusoient pour intimider le peuple. Il y a environ deux ans que son Altesse Royale fit publier un édit pour l'abolir ; et le même jour il envoya signifier aux Dominicains qu'il n'y auroit plus d'Inquisition dans ses états, et fit lever de dessus leur porte l'inscription qui l'indiquoit : cela se passa le plus tranquillement du monde. Il a soumis le gouvernement monastique à l'*ordinaire*, et fait plusieurs règlemens pour les couvens, qui tendent non-seulement à réformer, mais aussi à prévenir les abus. Il ne pourroit pas arriver ici, par exem-

ple, ce que l'on m'a raconté être arrivé à Turin il y a bien peu de tems.

Au mois de Juin 1781, le Ministère de Turin fut instruit qu'un certain Père Casimir, Recolet, étoit enfermé dans un cachot du couvent de la *Madonna delli Angioli*, où il étoit enchaîné depuis cinq ans de la manière la plus cruelle. Un Turc, au service du Marquis d'Entraives, se promenant un jour dans le jardin de ces Pères, entendit quelqu'un se plaindre par le soupirail d'un caveau, il fit son rapport, et l'on en approfondit la cause. On savoit bien que le Père Casimir avoit été mis dans un cachot, et même l'Archevêque de Turin en avoit demandé des nouvelles au Père gardien, qui avoit d'abord refusé d'en rendre compte, et avoit fini par dire qu'il étoit mort. Le Roi, sur l'avis qu'on lui donna de ce qui se passoit, alla visiter le couvent, où l'on trouva cet infortuné religieux dans un état horrible, mangé de vers aux parties

de son corps blessées par les chaînes, les jambes toutes retirées, et plus mort que vivant. Le gardien du couvent fut exilé dans un couvent de son ordre à la campagne, déclaré incapable d'exercer aucun emploi ; châtiment que l'on trouva beaucoup trop doux, vu la cruauté qu'il avoit commise envers son malheureux confrère, à qui l'on avoit infligé une peine aussi affreuse, pour s'être enfui à Venise avec une femme ; quoiqu'il fût revenu de lui-même se remettre au pouvoir de ses supérieurs.

Ne m'écrivez plus ici ; mais adressez-moi vos lettres à Genève, où je serai dans un mois. Je me propose de m'embarquer à Livourne pour Gêne, et de-là aller à Genève par Turin. J'ai envie de visiter la Suisse ; et selon ce que vous m'écrirez, je retournerai à Paris par Strasbourg, ou bien je ferai le tour de l'Allemagne par Munich, Vienne, Dresde, Berlin et Brunswick.

LETTRE XVI.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Genève, 2 Août, 1784.

QUELQUE plaisir que j'eusse à rester à Florence, je n'ai pas eu de regret à le quitter. Les chaleurs y sont si excessives dans la fin de Juin et au commencement de Juillet, que depuis dix heures du matin jusqu'à six heures de l'après-midi, il n'étoit pas possible de mettre le nez dehors : j'étois logé chez Varini, dont les meilleurs appartemens sont au midi, ensorte qu'il n'y avoit pas de milieu entre étouffer de chaud ou passer la journée dans l'obscurité. Les Italiens riches usent de mille précautions pour éviter l'inconvénient des grandes chaleurs : ils ont de vastes maisons,

des appartemens d'été, où sont de grandes pièces au Nord, dans lesquels on se fait la température d'air que l'on veut; mais un étranger, qui se trouve ici logé dans un petit appartement au midi dans les mois de Juin, Juillet, et Août, n'a d'autre partie à prendre que de s'armer de patience, ou de partir, comme j'ai fait.

Je n'ai pas voulu repasser les Alpes par la même route que j'avois déjà faite. J'ai été par Arona aux îles Boromées, d'où j'ai passé le mont Sempion, et suis entré en Suisse par la vallée de Syon. J'avois envoyé ma chaise par Chamberry à Genève avec un domestique, et je suis venu à cheval avec l'autre et un guide qui devoit remener nos chevaux. Je ne crois pas qu'il puisse exister dans la nature un contraste plus marqué que celui que j'ai éprouvé en passant du séjour enchanteur des îles Boromées à l'aspect aride et sauvage du mont Sempion ou Sim-

plon. La vallée de Syon offre des paysages pittoresques et charmans ; et l'entrée de la Suisse, en approchant de Vevay, qui a fourni des descriptions si romanesques à Rousseau dans sa nouvelle Héloïse, m'a causé le plus vif plaisir. Je me suis appliqué à détailler si amplement tout ce que j'ai vu dans mon journal, que j'attendrai que j'aie occasion de vous le communiquer, pour ne pas vous donner la peine de lire deux fois la même chose.

En côtoyant le long du Lac je suis arrivé à Genève. J'ai trouvé cette ville très-tranquille après tant d'années de troubles et de dissensions. Les Aristocrates, aidés par les puissances voisines, ont repris le dessus. Bon gré, mal gré, les mécontens en sont partis, et tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Il est vrai que l'on n'y est plus aussi libre, mais aussi on en a banni tout-à-fait la licence, et les citoyens honnêtes et paisibles trouvent déjà qu'ils ont

gagné

gagné à ce changement. Vous seriez étonné de l'importance que les individus mettent ici à la révolution qui vient de leur arriver : dans le tems que la guerre étoit allumée aux quatre coins du monde, ils ne voyoient rien d'aussi intéressant que ce qui se passoit au milieu d'eux ; tant nous sommes portés à nous regarder comme le centre de tout. Et cependant qu'est-ce que Genève ? Le Grand Duc de Russie avoit bien raison de dire de leurs agitations, que c'étoit une tempête dans un verre d'eau. Ce mot convenoit mieux qu'à personne à l'héritier du plus vaste empire qui existe.

L'opinion que j'ai acquise de l'état présent des sciences et des arts en Italie, après avoir appliqué mon attention à cet objet, est fort au-dessus de celle que je m'en étois formée avant que d'y entrer. Pendant mon séjour dans les grandes villes de ce beau pays, j'ai cherché à y connoître les savans et les gens de lettres, et j'en ai trouvé plu-

sieurs dont le génie et les lumières ne le cèdent en rien à ceux dont on exalte tant le mérite parmi nous ; mais ils auroient besoin de secours pour cultiver leurs talens et se faire connoître au dehors : quelques-uns vivent sous le gouvernement de Princes qui manquent de volonté ou de moyens pour encourager les efforts des esprits disposés aux sciences ; d'autres sont privés des ressources d'une grande ville, comme Paris, pour y concevoir avec précaution le germe de leurs idées, le faire croître avec succès par le commerce des gens de lettres, et le polir en le présentant à la bonne compagnie. J'en ai connu à qui il ne manquoit que des prôneurs zélés, pour avoir au moins une réputation égale à celle de plusieurs importans de Paris. En général c'est un désavantage pour le progrès des arts et des sciences, que de n'avoir pas dans un grand pays une seule et grande capitale, qui soit le point de réunion du génie et des talens, et un gouverne-

ment puissant pour les mettre en œuvre et les récompenser.

Malgré tous ces inconvéniens, j'ose avancer que quoique l'Italie n'ait qu'à-peu-près la moitié de la population de la France (je mets les îles à part), elle n'a pas fourni moins de grands hommes depuis un siècle que la nation la plus peuplée de l'Europe. Je ne parlerai point de la prééminence des Italiens dans la peinture, la sculpture, et l'architecture, il n'y a personne qui ne reconnoisse leur supériorité dans ces arts, et qui n'aille les étudier chez eux. Pour la musique, il ne faut qu'avoir des oreilles pour en juger. Guy d'Arezzo, il y a près de 800 ans, inventa la méthode de la noter sur des lignes parallèles pour indiquer les tons, et donna des noms à chaque ton ; depuis ce tems-là les Italiens ont constamment perfectionné cet art, et leur goût est la règle de toutes les autres nations. Que ce soit l'effet du climat, ou de l'harmonie de leur langue, la

poësie est portée parmi eux au plus haut degré d'excellence. Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tassse, Guarini, Rembo, Redi, Caro, Marchetti, Chiabrera, Metastasio, mille autres dont l'énumération seroit infinie, ont surpassé les poëtes modernes de toutes le nations. Ils ont aussi d'excellens historiens; Macchiavel, Guicciardini, Davila, Fra Paolo Sarpi, Gianoni, en font foi; et de nos jours l'Histoire de la Guerre de Veletri, par Castruccio Buonamici, est écrite en latin avec toute la pureté du siècle d'Auguste, et le génie de Tacite. L'Histoire des Révolutions d'Italie, par Denina, est une des meilleures productions du siècle en ce genre, malgré les entraves où se trouvoit l'auteur. Pour l'érudition et les antiquités, c'est la patrie des Aldes, de Scaliger, de Vacca, Sadoletti, Gori, Baronius, Kircher, Bianchini, Ligori, Noris, Muratori, Pacciodi, Ficoroni, Venuti, Bianchini, Maffei, Zeno, Mazocchi, etc.

En médecine, ils ont eu des génies de la première classe. Fabricius ab Aquapendente, et Cesalpin, ont enseigné la circulation du sang; et Harvey, qui avoit étudié à Padoue sous le premier, l'a ensuite démontrée. Salviani, Malpighi, Redi, Baglivi, Morgagni, Fallope, ont fait de très-belles découvertes en cette science; et les trompes fallopiennes portent encore le nom de ce dernier. La botanique et l'histoire naturelle leur a aussi les plus grandes obligations. Cesalpin a établi le système de Linnée, qui le reconnoît lui-même. Aldovrandi, Marsigli, Redi, Targioni Tozzetti, Salviani, Pompéo Néri, Fontana, le Pere De la Torre, ont publié des ouvrages remplis d'idées infiniment utiles pour l'avancement de ces sciences; ainsi que l'Abbé Spalanzani, sur qui toute l'Europe savante a les yeux fixés.

Dans l'algèbre, l'astronomie, la géométrie, et les mathématiques, quelle nation a fourni plus de grands hommes?

On regarde avec raison Cavallieri comme l'inventeur du calcul des infiniment-petits. Son maître Galilée, dont le nom seul est un éloge, est le fondateur de la saine astronomie : son ami Torricelli, mort jeune, a beaucoup contribué à perfectionner la physique et la géométrie. Viviani fut aussi un digne disciple de Galilée. Eustache Manfredi étoit en même tems savant astronome et bon poëte. Borelli a donné plusieurs excellens ouvrages d'astronomie, de mathématique, de physiologie, qui font autorité parmi les plus savans. Guglielmini a, pour ainsi dire, formé une nouvelle science dans son ouvrage de la nature des rivières et des eaux courantes ; et il étoit aussi habile médecin que grand physicien et mathématicien. Le Père Boscovich, que j'ai connu à Pise, et qui a écrit des poëmes latins sur les sciences exactes, avec toute l'élégance de Virgile, — le Père Boscovich, par la profondeur et la généralité de ses connoissances, doit être nommé immé-

diatement après Descartes, Newton et Leibnitz. Et que dirons-nous du célèbre La Grange de Turin, sans rival en Europe pour l'algèbre et la géométrie ? Dès l'âge de dix-neuf ans il avoit publié des traités qui faisoient l'étonnement de MM. Euler et d'Alembert. Il ne faut pas omettre de parler de Jean Baptiste Porta, à qui, malgré ses rêveries, la physique et l'histoire naturelle sont redevables de plusieurs inventions ingénieuses, entre'autres de celle de la Chambre obscure. Je passe sous silence les grands jurisconsultes, Accurse, Bartole, Alciat; les métaphysiciens Moniglia, Genovese : mais ce seroit une preuve d'ignorance, ou d'injustice, d'omettre de parler de Zabaglia, dont la méthode aussi simple que savante dans la méchanique, fut tellement utile dans les travaux qui lui furent confiés à Rome et dans les autres parties de l'Italie.

Vous jugez bien que je n'ai pas pré-

tendu faire ici une revue bien exacte de tous les grands hommes qu'a produit l'Italie ; vous trouverez, peut-être, que j'en ai oublié quelques-uns, et vous aurez raison. J'aurois dû vous parler, par exemple, de l'Abbé Fortis, habile naturaliste ; du Docteur Toaldo, professeur d'astronomie à Padoue ; de Tiraboschi, savant auteur d'un histoire de la Littérature Italienne, en 12 volumes, 4° ; du Comte Alfieri, de Turin, grand poëte tragique ; du Marquis Galliani, savant éditeur de Vitruve : et de notre Abbé Galliani son frère, auteur du Dialogue sur les blés, qui fut si bien reçu à Paris, et d'un traité en Italien sur les monnoies, trop peu connu ; du bon Goldoni, le Molière de son pays ; du Père Frisi ; du Marquis Beccaria ; des deux Comtes de Verri, de Milan ; du Comte de Saluces, Président de l'Académie Royale de Turin, savant chymiste et physicien ; du Chevalier Andréani, qui a imaginé un eudomètre pour mesurer la salubrité de l'air ; lesquels vivent

encore aujourd'hui, et que j'ai presque tous vus et fréquentés : mais la liste en seroit trop longue, et je m'arrête ici pour prendre haleine et vous laisser respirer. Je ne suis entré dans cette grande discussion que pour vous faire voir que le local de l'Italie n'a pas été l'unique objet de mon attention, et que je n'ai pas négligé les bons avis que vous m'avez donnés.

Je pars, dans peu de jours, pour Vienne et Berlin; je m'acquitterai avec plaisir de la commission que vous me donnez pour cette première ville, relativement au fameux cabinet d'histoire naturelle de l'Empereur, recueilli par le Chevalier Baillou. Quand vous ne me l'auriez pas recommandé, le goût que je vous connois pour cette étude m'en auroit fait naître la pensée.

LETTRE XVII.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Vienne, 27 Octobre, 1784.

Mes lettres à Madame votre nièce vous auront instruit des raisons que j'ai eues de rester aussi long-tems que je l'ai fait en Suisse. Depuis que j'ai quitté ce pays - là, j'ai passé par Schaffhausen, Ulm, Augsbourg, Munich; et je ne me suis srrêté que pour voir la cascade du Rhin, à une demi-lieue de Schaffhausen, (qui est la plus considérable qu'il y ait en Europe), la maison-de-ville à Ulm; le magnifique hôtel de ville d'Augsbourg, où se voit une salle spacieuse dont le plafond n'est ni voûté, ni soutenu de piliers; et le palais de l'Electeur de Bavière. Ne sachant pas l'allemand, je me suis trouvé un peu

embarrassé sur la route, jusqu'à mon entrée en Bavière, qu'un aubergiste s'est avisé de me parler un mauvais latin, lequel, malgré la différence de la prononciation, j'ai assez bien compris. Il m'a assuré que je pouvois me servir de cette langue jusqu'en Hongrie, et que je serois entendu plus ou moins des postillons et aubergistes; ce que j'ai trouvé être vrai, et qui prouve l'attention que ce peuple donne à l'éducation dans la classe la plus infirme.

Depuis un mois que je suis ici, je crois n'avoir pas perdu mon tems. Même après avoir vu l'Italie, le local de Vienne paroît très-intéressant. L'arsenal est le plus considérable qu'il y ait en Europe; il peut fournir des armes à 100,000 hommes et trois remontes d'artillerie: il y a outre celui-ci plusieurs arsenaux dans les Etats de la Maison d'Autriche. On voit de très-beaux tableaux dans la galerie impériale et dans le trésor. Il y a aussi une collection fort nombreuse

de médailles antiques et modernes, et le recueil le plus complet de toutes les monnoies du monde qui existe. Mais ce qui m'a le plus frappé est le vase de la bibliothèque impériale, à plusieurs galeries, et qui contient cent mille volumes dans une seule pièce.

J'ai consacré jusqu'ici mes matinées aux curiosités de cette ville et des environs, et le reste du jour à la société; c'est l'emploi naturel du soir. J'en ai déjà assez vu pour trouver combien sont fausses les idées que nous avons à Paris des Allemands. Je ne sais ce que nos petits-maîtres diroient du ton des dames de Vienne; mais je suis sûr que vous pensez qu'elles ont le ton de la meilleure compagnie, du bon sens, et de la raison. Elles ont des grâces, se mettent parfaitement bien, et parlent le François, comme si elles eussent été élevées à l'Abbaye de Panthemont.

J'ai passé la plus grande partie de

mes journées au cabinet d'histoire naturelle : je n'en ferai point le parallèle avec celui du Roi ; parce que je n'ai vu celui-là qu'une seule fois, et que je n'avois alors aucun goût pour ce genre d'étude. J'ai commencé à m'en instruire dans le cabinet du Grand Duc à Florence, si bien dirigé par le savant Abbé Fontana et son élève, le jeune Fabroni. Ici je m'y suis livré avec cette ardeur que vous me connoissez pour les choses que j'aime, et dont vous désirez que je vous rende compte.

Ce cabinet a été formé, comme je crois vous l'avoir écrit, à Florence, par le célèbre Chevalier Baillou, qui le vendit à l'Empereur défunt, et en fut nommé le directeur. J'ai trouvé heureusement dans la bibliothèque publique, la description qu'en a donné *Joannan de St-Laurent,* disciple de Baillou ; et qu'il a publiée à Luques en 1746, en un petit in-4° : ce livre étant extrêmement rare, j'ai pensé que vous

seriez bien aise de voir ici l'extrait que j'en ai fait, qui peut servir de plan pour la formation et l'arrangement de tout cabinet d'histoire naturelle. Les principes m'en ont paru instructifs et lumineux.

Principes Minéralogiques.

Il y a trois grandes divisions; les Pétrifications, les Métaux, les Pierreries.

Les Pétrifications sont, 1°, des corps pénétrés, ou enveloppés de la matière de pierres : 2°, des corps dans lesquels, ou autour desquels, cette matière s'est moulée exactement, et tellement confondue avec les parties de ces corps qu'ils ne paroissent plus qu'avec le caractère de pierres. Du premier ordre de ces corps sont les bois et les os fossiles; quelques pierres, où sont représentés des végétaux, des poissons, ect. Du second sont

plusieurs crustacées et testacées, comme les échins, les chancres, et une infinité de coquilles de toutes sortes.

Les corps se pétrifient en admettant le suc pierreux dans les pores. Les dents; les os, corps plus compactes, ne se pétrifient qu'après une espèce de calcination naturelle, qu'il en a consumé les huiles, et disposé leur contexture à recevoir le suc pétrifiant.

Les parties homogènes d'un corps pétrifié, considéré comme dépendant du règne minéral, sont les parties terrestres, pierreuses, crystallines, et métalliques, engaînées dans la contexture du fossile. Les parties hétérogènes du même corps (hétérogènes au règne minéral; sont ses fibres, son squelette; en un mot, ces parties du fossile qui ont conservé sa contexture originelle. Cela s'entend pour le règne minéral simplement; ce seroit le contraire

si l'on considéroit les fossiles dans un autres sens.

Dans un cabinet, il faut tâcher d'avoir les analogues des corps pétrifiés, pour déterminer quelles sont leurs parties hétérogènes relativement au règne minéral.

Les neuf collections des anologues sont : 1°, Les plantes marines ligneuses de substance cornée. 2°, Les plantes marines pierreuses et poreuses. 3°, Les coraux. 4°, Les crustacées. 5°, Les coquillages. 6°, Les plantes marines pétrifiées. 7°, Les plantes terrestres, bois, feuilles, et fruits pétrifiés. 8°, Les crustacées et les coquillages pétrifiés. 9°, Les poissons et leurs parties, avec celles de quelques autres animaux pétrifiés.

Les MÉTAUX sont des mixtes de terre vitriscible, de sel vitriolique, de souffre. De ces mixtes il se forme des dissolutions,

solutions, des *crocus*, qui colorent les corps crystallins exposés à leur action, et les fait servir de transition aux pierres précieuses. La terre séparée reste composée de petits canaux ou tuyaux, criblés par l'évaporation des sels et des huiles.

La dixième collection consiste en terres, sables, et graviers; la onzième colection, en sels fofiles, nitres, aluns, vitriols. La douzième collection est composée de souffres, des bitumes, ou sels unis à un phlogistique.

La terre des métaux, est peut-être, une sorte de suc, ou matière pierreuse. Dans le cuivre, au microscope, elle est comme un composée de petits rubis, dans l'étain elle crystalline; elle est talqueuse dans le plomb.

Cette terre est vitriscible; c'est donc un suc pierreux qui en est la base, le

même qui fait le fonds des sables, des graviers, des cailloux.

Ainsi la treizième collection des *sucs pierreux*, et une suite naturelle des précédentes.

Il y a différens sucs pierreux, qui, unis par accident à des terres, des sables, des graviers, forment à proportion du mélange les différentes espèces de pierres.

Et peut-être par la même raison, les sucs qui feroient la terre des métaux, en s'unissant aux sels et aux souffres convenables feroient-ils les genres et les espèces de métaux.

C'est d'après ces motifs que le Chevalier Baillou, considérant en premier lieu les pierres dans leurs familles, les distribuoit dans les collections suivantes, d'où il passoit aux métaux.

Ces collections sont : La quatorziè-

me, des incrustations et des pierres sabloneuses et graveleuses. La quinzième, des albâtres, et pierres serpentines tendres. La seizième, des marbres, granits, et porphyres. La dix-septième collection est composée de toutes les différentes sortes de jaspes; la dix-huitième, des agates, calcédoines, et cornalines. La dix-neuvième collection consiste dans ces pierres à prétendues vertus, comme la perre *stellaris*, les pierres judaïques (qui ne sont que des épines d'échin), la crapaudine, la turquoise, etc. et l'aimant, qui seul a une vertu efficace parmi les pierres de cette classe.

Il est une grande partie des métaux en leur état naturel, qu'on mettroit dans le nombre des pierres, à en juger par le coup-d'œil. Il n'y a même que les gens de l'art qui les distinguent.

La pyrite, presque pure pierre, mais

sulfureuse, qui souvent a du métal, et qui en est l'avant-coureur, offre une une transition des plus naturelles, et fait la vingtième collection des pyrites ou marcassite. La vingt-unième consiste dans les métaux et autres minéraux, tels que l'on les trouve dans leurs mines.

Le *suc pierreux*, qui forme les pierres précieuses, est pur ; ce qui les colore est la seule chose qui s'y unisse : c'est la substance la plus parfaite du métal ou du minéral, leur fleur.

Les *quartz* et *flueurs*, qui dépendent des métaux, font partie de la vingtième collection ; et ils ont trop de rapport, par la couleur et la transparence, avec les pierres précieuses, pour ne pas se nuer avec elles : ils servent donc de transition à la vingt-deuxième collection des *crystalisations* et des *pierres précieuses* attachées à leurs mines, décrites au long dans le corps de l'ouvrage. Relativement à cette classe le

Chevalier de Baillou établit deux principes : 1°, Que chaque sorte de pierre précieuse se forme d'un suc qui lui est particulier, et qui affecte une configuration propre à son genre. 2°, Que l'essence des pierres précieuses n'est pas qu'elles soient colorées : ce n'est qu'un accident ; mais elle consiste dans leur dureté , leur gravité spécifique , et leur configuration.

La vingt-troisième collection consiste dans les pierres précieuses taillées. Enfin, la vingt-quatrième collection est composée des pierres fatices. De la turquoise au rubis toutes les pierres fines peuvent être imitées par le moyen de la chymie ; mais l'examen de leur gravité spécifique et de leur dureté, dévoile au naturaliste la vérité de leur état.

Selon les principes du Chevalier Baillou on peut passer par les plantes marines ligneuses aux plantes marines molles, et de-là à la botanique ter-

restre ; et des crustacées et testacées on peut aller aux poissons , aux amphibies, reptiles, quadrupèdes, oiseaux, etc.

Voilà mon objet rempli. J'ai fait cet extrait avec soin, et avec la plus grande satisfaction. Je trouve que cette manière de s'instruire est la plus efficace.

Vous ne serez pas fâché d'apprendre que l'on se ressouvient ici de vous avec plaisir. Le Prince de Kaunitz , Madame de Thun , Madame de Berghen, ne cessent de me parler de vous.



LETTRE XVIII.

DU MARQUIS DE L*** AU CHEVALIER DE B**.

Paris, 1 Novembre, 1784.

J'AI été sérieusement malade pendant six semaines d'un épaisissement de bile, qui m'a causé les plus violentes douleurs. Nos médecins vouloient absolument que j'eusse une pierre dans la vésicule du fiel ; mais comme je n'en ai point rendu, et suis à présent tout-à-fait bien, il me semble qu'ils se sont trompés dans leur conjecture. Mes amis m'ont obligé de consulter un médecin Ecossois, attaché à l'Impératrice de Russie, qui a passé par ici en allant de Pétersbourg en Ecosse pour voir ses amis : il m'a paru fort habile et avoir beaucoup d'esprit. Le fait est, qu'il m'a guéri. M. Nec-

ker a voulu aussi le consulter, mais le Docteur Rogertson (c'est son nom) ne lui a trouvé aucun mal qui fût du ressort de la médecine. Il m'a dit de cet illustre malade, qu'il n'avoit apperçu autre chose en lui qu'une *ambition rentrée.* Ce mot m'a paru fort joli pour un étranger, s'il est de lui pourtant, car on a prétendu depuis, que le Docteur Tronchin en avoit dit autant de M. Turgot.

B*** est venu me voir souvent pendant le tems que j'ai gardé la chambre. Sa conversation est trop gaie pour un malade, mais convient fort à un homme convalescent. Le succès que vient d'avoir sa nouvelle comédie l'a mis de la meilleure humeur du monde; quoiqu'elle ait été déjà représentée plusieurs fois, tout Paris y court encore en foule; il y a des coups de théâtre très-bien ménagés, et beaucoup de gaieté, de saillies et d'intrigues. Je ne sais si elle réussira autant à la lecture;

mais en attendant, on s'amuse fort à la représentation : il est vrai que les acteurs y jouent à merveilles. Je lui parlois de ce que vous dites de la répugnance que l'on témoigne pour se battre en duel dans quelques parties de l'Italie : il me raconta là-dessus, que lorsqu'il étoit en Angleterre, un François très-roturier eut l'impertinence d'envoyer un cartel à notre ami le Duc de ***, qui l'avoit maltraité ; mais que celui-ci, ne jugeant pas qu'il lui convînt de se rencontrer avec un homme tellement au-dessous de lui, lui fit dire que *pour se battre avec Arlequin il falloit être Scapin.* Il m'a conté plusieurs traits qui m'ont paru réjouissans ; en voici quelques-uns. Il avoit un domestique qui s'ennivroit assez volontiers ; il le vit entrer un matin dans sa chambre en chancelant : « Comment, Maraut, « lui dit-il, « déjà ivre, de si bon matin ! » « Pardonnez-moi, Monsieur, c'est « d'hier, » dit le valet. L'autre est d'un nigaud d'Irlandois, à qui l'on de-

mandoit qu'el âge il avoit : « Je n'ai « que vingt-six ans, « répondit-il ; mais « je devrois en avoir vingt-sept, car « ma mère fit une fausse couche l'an- « née avant ma naissance. » Lorsque feu M. le Prince de Conti, pour le mettre à l'abri des poursuites, lui donna l'uniforme de capitaine de ses chasses, un grand Seigneur, amant rebuté d'une dame qui favorisoit B***, lui demanda, pour l'humilier, dans quel corps il servoit ? « Monsieur, » dit-il sans s'étonner, « j'ai l'honneur de commander un « corps que vous seriez bien aise de « servir, mais vous n'y parviendrez « jamais. » Une répartie encore plus heureuse et plus fine, est celle que fit le comédien anglois Foote au Lord S**, qui lui disoit : « Foote, vous « courez risque de mourir un jour « d'un mal honteux, ou d'être pendu. » « Mylord, » répliqua Foote, « c'est « selon que j'embrasserai votre maî- « tresse ou vos principes. »

J'attends tous les jours de vos nouvelles de Vienne. Je me flatte que vous trouverez cette cour aussi agréable que je l'ai vue il y a quinze ans. La société y étoit extrêmement amusante, et très-propre à former un jeune homme. Pendant un an que j'y passai, je remarquai que les jeunes Anglois y perdoient leur air gauche, et les jeunes François leur fatuité : c'est que les femmes y sont aimables, spirituelles, et bonnes. Avec ces qualités elles ne peuvent manquer de plaire ; elles veulent bien prendre la peine de corriger ces défauts naturels aux jeunes gens, et le font de manière à ne pas les rebuter.

La Cour de Vienne est, selon moi, la plus brillante et la mieux composée qu'il y ait en Europe. J'y ai vu plusieurs Princes Souverains, des Frères de Rois et d'Electeurs, au service de l'Empereur ; sans compter plusieurs grands Seigneurs, comme les Princes de Li-

chtenstein, Esterhazy, Colloredo, d'Aremberg, et autres, qui par leur rang et leurs richesses sont les plus grands sujets qu'aucun autre Souverain puisse compter parmi ses courtisans. C'étoit au tems de l'Impératrice Reine, qui savoit si bien allier l'affabilité avec la grandeur; la bonté avec la dignité. Le Prince Esterhazy, qui vivoit alors, et qui, je crois, vit encore, étoit d'une magnificence royale dans ses terres en Hongrie: je passai trois ou quatre jours chez lui à Esterhaz, où il avoit une bande de musique, deux spectacles d'Allemands et d'Italiens, et une compagnie de gardes de deux cents hommes, dont le Capitaine l'accompagnoit par-tout, et vivoit avec lui.

Cardinal de Luynes a été fort malade, et l'est encore; on dit qu'il n'échappera pas à la mort cette fois-ci: mais quoiqu'il ait plus de quatre-vingt ans, il assure qu'il n'en mourra pas. Le feu Roi lui disoit, il y a quinze ans:

« Cardinal, votre bisaïeul est mort d'a-
» poplexie; votre père et votre oncle
» sont morts d'apoplexie; vous avez
» l'air de devoir mourir un jour d'un
» coup d'apoplexie ». Sire, répondit-il,
« heureusement que nous ne sommes
» pas au tems des Rois Prophêtes ».
Louis XV tenoit assez souvent de ces propos désagréables, sans avoir envie de faire de la peine à ceux à qui il parloit. Feu M. de Hautefort, relevant d'une longue maladie, pendant laquelle Sa Majesté avoit envoyé savoir de ses nouvelles, n'eut rien de plus pressé que d'aller la remercier de tant d'honneur. Comme il parloit de sa convalescence, le Roi, qui le voyoit pâle et blême, dit: « Belle convalescence! « et puis l'entendant tousser, « M. de Hautefort, dit-il, « voilà une toux qui sent le
» sapin. «

(Il y a ici une lacune considérable, par les raisons exposées dans la préface.)

LETTRE XIX.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

Berlin, 9 *Juillet*, 1786.

IL ne m'a pas été possible d'obtenir jusqu'ici une audience du Roi de Prusse; il n'y a pas d'apparence même qu'il en donne jamais; car sa santé va dépérissant tous les jours : il sent, et dit lui-même, qu'il touche à sa dernière heure; et il la voit venir avec cette fermeté qu'il a montrée dans les momens les plus critiques de sa vie, et demande pardon à son neveu de le faire tant attendre. Je regrette infiniment d'avoir passé un si long tems à visiter les mines de Hongrie. Quelques mois plus tôt, et j'aurois vu ce grand Prince dont les

talens et le génie ont fait l'admiration d'un demi-siècle.

Je trouve fort peu de société en cette ville parmi la Noblesse : en général, elle n'est pas riche ; ce qui est une raison suffisante pour ne pas dépenser beaucoup. Quelques dîners et soupers chez les Ministres Etrangers, des cercles assez tristes le soir chez la Reine, sont la seule ressource pour les voyageurs ordinaires. J'ai de plus celle de quelques savans et beaux esprits, rassemblés ici de toutes les parties de l'Europe par la libéralité du Roi et son goût pour les sciences. Le célèbre géomètre La Grange est celui que je cherche avec le plus d'empressement. Il est non-seulement le plus habile et le plus profond mathématicien qui existe à présent, mais il a cultivé avec soin les belles lettres, et il apporte dans la conversation tant de douceur, d'esprit, et de connoissances, que je ne me lasse point de le voir et de l'entendre.

L'Abbé Denina, qui est ici depuis trois ou quatre ans, est auteur des *Rivoluzioni d'Italia*, en 3 vol. in-4°. ouvrage qui lui a mérité une grande réputation en Europe : il a beaucoup d'esprit et d'érudition, de l'enjouement et de la vivacité. Il est Piémontois, aussi bien que M. de la Grange ; mais ils sont si différens d'humeur, d'inclinations, et dans leurs goûts pour l'étude, qu'on est étonné d'apprendre qu'ils aient respiré le même air, et aient été élevés dans le même collège.

Parmi le petit nombre de femmes que j'ai eu occasion de voir, Mademoiselle de Voss, nièce du Comte Finkenstein, Ministre des affaires étrangères, est celle qui m'a paru la plus aimable. Elle est fille d'honneur de la Reine ; et elle a besoin de toute la sagesse qui lui paroît naturelle, pour conserver vraiment ce titre ; car elle est exposée à une épreuve très-dangereuse, l'amour d'un aimable homme à la veille d'être

un grand Roi. Ce n'est pas une beauté régulière ; mais elle a une belle figure, l'air de santé, des grâces, les manières ouvertes et franches, beaucoup de bon sens, et l'humeur charmante. Elle a fait jusqu'ici une belle résistance ; et si elle se rend jamais, ce ne sera certainement pas sans avoir soutenu bien des combats.

Il me paroît que l'on ne nous aime guère ici. Encore si ce n'étoit que cela ; mais, quelque répugnance que j'aie à écrire le mot, je crains qu'il n'y entre aussi du mépris. La raison en est, je crois, que nous ne leur sommes connus que par des réfugiés, qui ne font pas l'élite d'une nation, et par quelques actions dont les succès n'ont pas été glorieux pour nous. Les Anglois, qui nous connoissent mieux et nous rencontrent plus souvent chez eux, chez nous, et par-tout, paroissent nous rendre plus de justice. Du moins si le peuple, nourri de préjugés ridicules,

se moque quelquefois de nous, au fond ce n'est que le peuple ; les gens instruits et de bonne compagnie nous aiment et nous estiment : mais ici c'est dans la bonne compagnie même que leur opinion des François est moins bien établie. Ils se plaisent à citer une lettre que quelque jeune étourdi d'officier écrivoit à Paris après la bataille de Rosback, et les voilà à pamer de rire en la lisant. Pour moi, je m'en suis fâché tout de bon, et bien m'en a pris d'avoir eu présent à l'esprit vos bons avis, autrement je me faisois une affaire. Voici la lettre ; vous en jugerez :

« Enfin le jour tant désiré est arrivé. « Nous nous sommes mesurés avec le « Roi de Prusse ; et, contre notre at- « tente, nous avons été battus à plate « couture. Notre colonel a été tué à la « tête du régiment ; le Marquis de ***, « qui étoit le meilleur de mes amis, a « eu la tête emportée d'un boulet de ca- « non ; mais ce sont leurs affaires : pour

« moi, je me porte bien. » Ils appellent cela de la gaieté françoise.

Ce fut un peu avant cette bataille de Rosback, que le Roi de Prusse dit : « Les « François et nous allons nous arracher « les cheveux, et la Reine de Hongrie « s'en fera une perruque. »

Nous venons d'apprendre ici la décision du Parlement de Paris sur l'affaire du Cardinal de Rohan. Ce que l'on ne comprend pas, est qu'ayant été pleinement justifié, il soit ensuite disgracié et exilé; expliquez-moi cela, je vous prie. Voilà donc la fin de cet homme, de qui le feu Dauphin disoit, que c'étoit un Prince respectable, un grand Seigneur fort affable, et un drôle bien découplé. Sait-on qui est la Madame de Courville qui joue un rôle dans l'intrigue de Bette d'Etienville, et dans laquelle le Cardinal paroît aussi mêlé ? Quoique j'ai lu tous les mémoires, je ne vois rien de clair là-dessus.

Je me propose de partir bientôt pour Brunswick, la Hollande, et l'Angleterre. Adressez-moi vos lettres, je vous prie, chez notre Ambassadeur à la Haye.

LETTRE XX.

LE MARQUIS DE L*** AU CHEVALIER DE B**.

A Paris, ce 30 Juillet 1786.

MA nièce vous a donné tous les éclaircissemens que nous avons pu rassembler sur la fâcheuse affaire du Cardinal de Rohan : je n'ai plus qu'à répondre à votre étonnement sur son exil ; et cela ne sera pas difficile. Comment ! si un Abbé, disant la messe chez moi, persuadé sans raison par une intriguante, s'étoit donné les airs de vouloir se rendre nécessaire dans ma maison, jusqu'à vouloir procurer à ma femme des bi-

joux dont il n'étoit pas assuré qu'elle eût besoin; s'il avoit porté la présomption jusqu'à s'imaginer qu'elle pût condescendre à avoir une entrevue avec lui à minuit dans mon jardin, et qu'il eût été assez égaré pour croire en effet avoir eu cette entrevue, pourriez-vous trouver qu'indigné de tant de folie et d'arrogance, j'eusse pris le parti de le chasser de chez moi aussi loin qu'il m'eût été possible ? Je ne doute point de votre réponse. Changez à présent l'état des personnages, et voilà votre question décidée. Je suis sincèrement fâché de tout ceci; moins pour lui, qui n'éprouve que ce qu'il mérite, qu'à cause de Madame de B***, qui en a ressenti beaucoup de peine, et de son frère le Prince de Rhoan, le plus honnête homme du monde, et qui ne peut manquer d'en avoir un vrai chagrin.

Quant à l'existence de Madame de Courville, et qui elle peut être, cela n'est pas aisé à résoudre. Le plus na-

turel seroit de croire que c'étoit Madame de la Motte qui jouoit ce rôle ; mais on s'est tellement plu à laisser subsister l'obscurité qui couvre d'un voile épais cette affaire, on a si bien tenu secrettes les interrogations et les confrontation des parties, qu'il n'est pas possible d'asseoir son jugement sur ce point d'une manière sûre et certaine. Au reste, j'en sais plus là-dessus que je n'ose confier au papier; et je renvoie à une occasion plus sûre pour vous en dire davantage.

Je suis bien aise d'apprendre que vous vous soyez déterminé à passer quelque tems en Angleterre, avant de revenir ici. Vous trouverez à la Haye des lettres pour les amis que j'ai en ce pays-là, à la faveur desquelles je me flatte que vous y serez bien reçu.

(Il y a encore ici un vide dans cette correspondance, occasionné par la suppression de quelques lettres peu

intéressantes, et d'autres que le Chevalier écrivoit de Hollande au tems de la révolution arrivée en 1787.)

LETTRE XXI.

LE CHEVALIER DE B** AU MARQUIS DE L***.

A Londres, ce 17 Décembre, 1787.

Je ne vous ai pas écrit au moment de mon arrivée en cette ville, parce que, voulant y faire un long séjour, j'ai été fort occupé à m'arranger pour cela. J'étois descendu en Westminster, au même hôtel où logeoit Madame la Princesse Lamballe (c'est le quartier de la Noblesse); mais mon banquier me donna un conseil soutenu d'un bon mot, qui me frappa, et me décida à me loger autrement. Je le consultois sur la manière dont je devois m'y prendre pour

savoir bientôt l'Anglois : « Faire comme « les arbres de Milord Abercon, » me répondit-il. On complimentoit ce Lord sur ce que ses arbres venoient vîte et bien : « Vraiment, dit-il, ils n'ont rien « autre chose à faire. Ne vous livrez « pour le présent qu'à apprendre l'an- « glois, continua-t-il, et vous le sau- « rez bientôt. »

J'ai trouvé son avis bon, et je l'ai suivi. Il m'a placé dans une honnête famille de la cité (qui comprend tout Londres) où l'on a bien voulu me recevoir pour l'obliger. Il y a trois mois que j'y suis; et comme on n'y parle pas un mot de François, j'ai fait des progrès assez rapides dans la langue angloise. La plupart de mes compatriotes cherchent à se mettre en pension chez un curé de village; mais j'ai jugé qu'en restant à Londres, j'aurois plus d'occasions de mieux connoître l'esprit de cette nation étonnante, qui depuis tente ans, malgré deux guerres ruineuses, se trouve

au comble de la gloire et de la prospérité, et conserve un pouvoir prépondérant en Europe.

Quand on est au milieu de cette ville immense, dont la population seule égale celle de quelques États souverains d'Italie, et que l'on visite en observateur attentif le port, la douane, la bourse, et les grands atteliers, on découvre aisément la source des richesses publiques et particulières de l'Angleterre. Le commerce et les manufactures y attirent l'or et l'argent de l'Amérique et des nations de l'Europe moins industrieuses. L'agriculture y est encouragée de manière à assurer au cultivateur le débit de ses denrées au-dedans et au-debors, sans que le pays courre jamais le risque d'en voir augmenter le prix au préjudice de ses habitans. Une loi sage accorde une récompense à ceux qui exportent les bleds lorsqu'ils sont à un certain prix dans les marchés publics. L'exportation vient-elle à en

faire hausser la valeur, le gouvernement vigilant la fait cesser ; outre que le cultivateur, ne recevant plus le prix proposé dans les tems d'abondance, trouve plus commode et plus avantageux de vendre son bled chez lui que de le transporter ailleurs.

Le Négociant Anglois, tout en s'appliquant à devenir riche, ne perd point de vue l'utilité des richesses, qui est d'en jouir. Il ne vit pas sordidement, comme le Hollandois ; il proportionne sa dépense à sa fortune ; mais sans donner dans un faste qui lui donneroit du ridicule, et ruineroit son crédit. M'entretenant un jour avec mon hôte, qui est un des premiers de cette classe utile et respectable, voici à-peu-près le discours qu'il me tint :

« Je n'ai pas toujours été dans l'af-
« fluence où vous me voyez. Mon
« père étoit premier commis d'un riche
« négociant, et m'élevoit dans le com-

« merce sous ses yeux : notre principal ,
« témoin de mon assiduité et de mon
« zèle, voulant obliger et récompenser
« mon père , et m'encourager encore
« davantage, m'associa à une partie de
« ses affaires. Lorsqu'il mourut , je
« continuai seul son commerce ; et
« j'eus le bonheur d'épouser une fille
« que j'aimois, qui m'apporta une dot
« de cent mille écus (je parle en votre
« monnoie). Avec ce fonds-là , un
« crédit bien établi, et une correspon-
« dance au-dehors très-étendue , j'ai
« acquis une fortune considérable. J'ai
« réglé ma dépense selon mon état
« plutôt que selon mon bien ; un plus
« grand établissement me gêneroit ; et
« quand je deviendrois quatre fois plus
« riche , je ne l'augmenterai jamais.
« J'avois , il y a trois ans , un fonds de
« cent cinquante mille louis , lorsque
« j'en tirai vingt-cinq pour marier
« ma fille aînée au fils d'un Pair du
« royaume : ce vide est déjà remplacé.
« Je dépense environ deux mille cinq

« cent louis par an, y compris l'entre-
« tien de ma maison de campagne et
« de mon parc, qui sont ma plus
« grande jouissance ; c'est-là que je me
« livre à la société, et que je reçois
« mon gendre, sa famille, et ceux
« qu'ils veulent bien m'amener. Ex-
« cepté quelques amis très-particuliers,
« avec qui je suis en liaison d'affaires,
« je ne reçois personne à Londres chez
« moi. Mais vous avez vu comment
« j'exerce l'hospitalité à la campagne.
« J'aurois pu, comme tant d'autres,
« passer par les charges municipales
« de cette grande ville, et la repré-
« senter en parlement : je n'ai point
« eu cette petite ambition. La consi-
« dération dont jouit un honnête né-
« gociant en Angleterre est plus que
« suffisante pour moi. Vous avez re-
« marqué plus d'une fois combien le
« commerce est honoré en ce pays ;
« aussi voit-on peu de négocians qui,
« comme en France, songent à en sor-
« tir pour s'annoblir. Mon fils a été

« élevé dans mon comptoir, et pense
« comme moi à cet égard : mes deux
« autres filles, loin d'envier la situation
« de leur sœur, ne paroissent pas même
« disposées à l'imiter. Je suis déjà en-
« gagé à marier la plus jeune au fils
« de mon ami votre banquier, que j'as-
« socie avec le mien dans les affaires,
« et l'autre est décidée à rester fille et
« à continuer de vivre avec nous ».

Mon hôte me tint ce discours en anglois, que je sais déjà assez pour entrer en conversation ; et je n'en perdis pas une parole, tant le tableau qu'il me faisoit de sa situation présente et passée me paroissoit intéressant. Il mène à Londres une vie plus retirée que ne font plusieurs des principaux négocians de cette ville. Quelques-uns d'eux ont un pied de maison égal à celui de plus d'un grand Seigneur ; et leurs femmes voient la bonne compagnie en Westminster. Il y a aussi beaucoup de cadets de noblesse dans le commerce :

les frères des Lords Oxford, Walpole, Temple, se trouvoient honorés des principales charges municipales de la cité de Londres, pendant que leurs frères aînés étoient élevés aux premières dignités de la Cour et du Gouvernement. Et l'on voit souvent des Pairs du royaume épouser des filles de négocians ou de banquiers plus volontiers que nous ne voyons des gens de Cour épouser des filles de financiers. Avec une telle façon de penser sur le commerce, il n'est pas étonnant qu'il florisse ici plus que par-tout ailleurs. De-là vient aussi que plusieurs générations riches se succédant dans les affaires, les fonds de leurs maisons deviennent plus considérables, ils peuvent faire un long crédit aux négocians étrangers, et s'emparer de plusieurs branches de commerce que de petits *capitalistes* ne peuvent pas entreprendre.

Je me prépare à changer de quartier: l'assemblée du Parlement fait revenir en

ville

ville toute la noblesse. Je rendrai mes lettres ; et je vais voir, me dit-on, un nouveau monde ; à la bonne heure : il ne vaudra peut-être pas moins que celui que je quitte, quoique dans un autre genre. J'en trouverai bientôt le bon côté ; c'est toujours ce que je suis empressé de chercher, et quand on le cherche, on le trouve.

J'ai beaucoup entendu parler ici de M. de Calonne ; mais je n'ai pas pu avoir au milieu de Londres occasion de le rencontrer. Vous avez raison d'être content de sa Requête au Roi : elle a produit ici le plus grand effet ; et l'on en a probablement jugé avec impartialité, dans un pays où il n'étoit pas connu personnellement ; car jusqu'au moment où cet ouvrage à été publié, il s'est refusé à toutes les avances que lui ont fait les Ministres pour le voir. Quand je serai plus à portée de savoir ce qui le regarde, je vous en écrirai.

LETTRE XXII.

Le Chevalier de B** au Marquis de L***.

Londres, 29 Janvier, 1788

Je fus l'autre jour à la Cour, où je trouvai M. de Calonne, qui étoit en conversation avec une de mes intimes connoissances, et m'introduisit à lui; je me propose d'aller lui rendre visite, quoique l'on me dise qu'il ne voit pas beaucoup des compatriotes, étant fort répandu dans la société angloise. Je vois souvent la compagnie qu'il fréquente le plus; et puisque vous voulez être bien informé sur ce qui le regarde depuis son arrivée en ce pays, vous ne pouviez pas vous adresser mieux qu'à moi. A peine les Ministres de cette Cour apprirent-ils qu'il étoit ici, qu'ils chercherent

cherchèrent à le connoître ; mais il se refusa dans le commencement à se produire. Lord Carmarthen lui fit une visite, et l'invita ensuite à dîner avec M. Pitt et quelques autres Ministres ; il écrivit à Lord Carmarthen que des raisons particulières le déterminoient à se priver de l'honneur qu'il lui proposoit, mais qu'aussi-tôt qu'il pourroit se livrer à la société, il se feroit un plaisir de répondre à sa politesse ; il travailloit alors à sa Requête au Roi, qui fut généralement lue et approuvée. Il l'envoya aux Ministres, et à toutes les personnes distinguées de cette Cour : chacun alors s'empressa d'aller le voir ; il fut invité dans les maisons les plus considérables, et s'étant fait connoître, fut recherché par les premiers Seigneurs d'Angleterre de tous les partis. Le Prince de Galles lui fit l'accueil le plus gracieux ; s'invita plusieurs fois à dîner chez lui, et le pria de dîner chez lui. Le Roi ayant souvent exprimé un désir de le voir, le Duc de Queensberry lui

proposa de se trouver au passage de Sa Majesté en différentes occasions ; mais une telle présentation ne lui convenant pas, il s'en étoit excusé, lorsqu'un jour il reçut un billet de Lord Carmarthen, qui lui proposoit de le présenter au Roi ; il fut alors à la Cour. On a raisonné différemment sur cette présentation, mais il n'y a de vrai que ce que je vous en écris. Lorque la Duchesse de Devonshire et d'autres Dames de la plus grande distinction sont venues passer l'hyver en ville, il leur a été introduit : et malgré la réserve avec laquelle les étrangers sont ordinairement admis chez elles, il s'est trouvé dès les premiers jours lié avec la plus aimable société de cette grande ville ; enfin, jamais étranger n'a été à Londres sur le pied qu'il y est. Le Roi et la Reine lui parlent toujours et longtems, quand il va à la Cour. On lui trouve infiniment d'esprit et d'agrément, beaucoup de douceur, d'aménité dans la conversation, et d'aisance dans le

commerce de la vie. Son Mémoire a un succès prodigieux ici ; il vient de paroître, on l'a lu avec avidité ; et vous pouvez bien penser que je n'ai pas été des derniers. On ne comprend pas comment M. Necker pourra combattre des argumens et des comptes exposés d'une manière aussi convaincante et géométrique.

On paroît indigné ici des tracasseries suscitées à M. de Calonne de Versailles ici. On trouve qu'il est bien cruel de le persécuter jusques dans ses amis. Madame la Comtesse de Chabanes a ordre de ne plus paroître à la Cour, parce qu'elle est venue le voir à Londres ; elle en avoit cependant la permission de Madame la Princesse Adelaïde, dont elle est Dame de Compagnie. Ce que vous m'écrivez-vous-même de l'accusation faite contre lui, que ses conversations avec les Ministres Anglois les avoient encouragés à parler avec hauteur dans l'affaire de Hollande, est une

preuve de l'injustice de ses ennemis en France. J'ai pris le soin de m'informer du tems précis où il a eu la première communication avec eux; et, en comparant les dates, j'ai trouvé que le parti de la cour de Londres étoit pris, les mesures avec le Roi de Prusse concertées, et les déclarations faites, avant que M. de Calonne eût publié sa Requête au Roi, et vu les Ministres. Jugez par-là de reste.

Pour exercer mes oreilles aux conversations angloises, je fréquente beaucoup les spectacles et le Parlement. Le théâtre anglois n'est pas aussi châtié que le nôtre; il y a cependant d'excellentes pièces tragiques et comiques. Je vais plus souvent aux comédies; on y trouve le langage de la conversation, et c'est ce que je cherche à acquérir. La prononciation d'ailleurs y est parfaite Les acteurs m'ont l'air un peu gauche, sur-tout ceux qui jouent les rôles de gens du monde;

ils ne savent que faire de leurs mains et de leur chapeau, et sont embarrassés de leur épée. Les femmes sont beaucoup mieux que les hommes; il y en a deux ou trois qui pour l'aisance et le jeu sont au moins égales à celles que nous avons à-présent sur le théâtre de Paris.

Ce qui me fait le plus de plaisir, où plutôt ce qui me ravit et m'étonne, c'est d'entendre M. Pitt et M. Fox dans un débat de la chambre des communes. Il est difficile, même aux Anglois, de juger quel est le plus grand orateur des deux. Tous deux ont infiniment de génie, d'esprit, d'énergie, de chaleur, et d'éloquence. M. Pitt a un plus bel organe, et un si heureux choix de mots, que, quoiqu'il parle avec beaucoup de rapidité, et sans jamais hésiter, on dit qu'il n'est pas possible de substituer une meilleure expression à celles qu'il emploie. Ce qu'il y a de singulier dans ces deux

célèbres antagonistes, est que leurs pères ont toujours été opposés l'un à l'autre dans leur carrière politique, comme le sont à-présent les fils de ces grands hommes; et tous deux surpassent leurs pères. M. Pitt est plus jeune de dix ans que M. Fox; il n'a pas encore vingt-neuf ans, et il y a plus de quatre ans qu'il gouverne entièrement ce pays-ci avec le plus grand succès. Ni l'un ni l'autre n'est Démostènes, ou Cicéron, mais chacun tient des deux. Le rôle des orateurs moderne est plus difficile que ceux des orateurs anciens. Le Parlement de la Grande-Bretagne n'est pas si aisé à conduire que le sénat de Rome ou le peuple d'Athènes; et cette constutution étant mieux déterminée que celle des Grecs et des Romains, rend encore plus épineuse la carrière d'un orateur politique en ce pays.

FIN.

TABLE DES LETTRES

ET DE LEUR CONTENU.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

FIN.